







Tipografía

Encuadernación

de

Según Martín

Loma Cruz 13

1912



LE LIVRE CATHOLIQUE



COMMENTAIRES

SUR LE

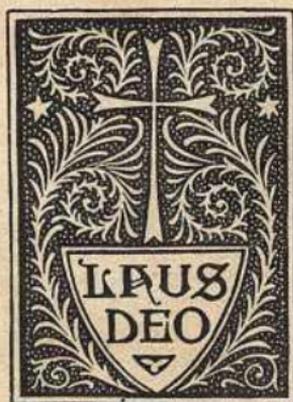
CANTIQUE DES CANTIQUES

ET

TREIZE POÈMES

PAR

SAINTE THÉRÈSE

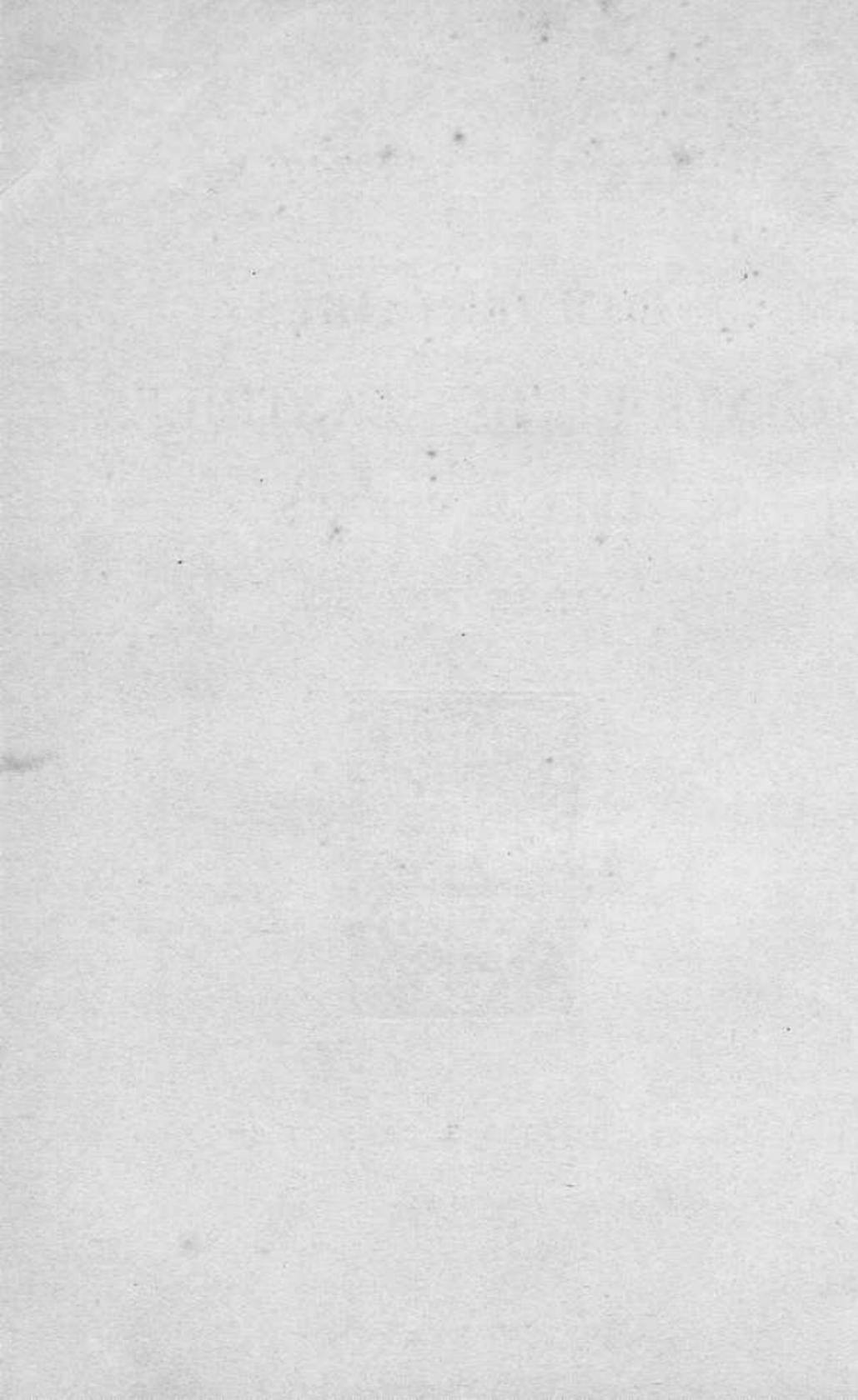


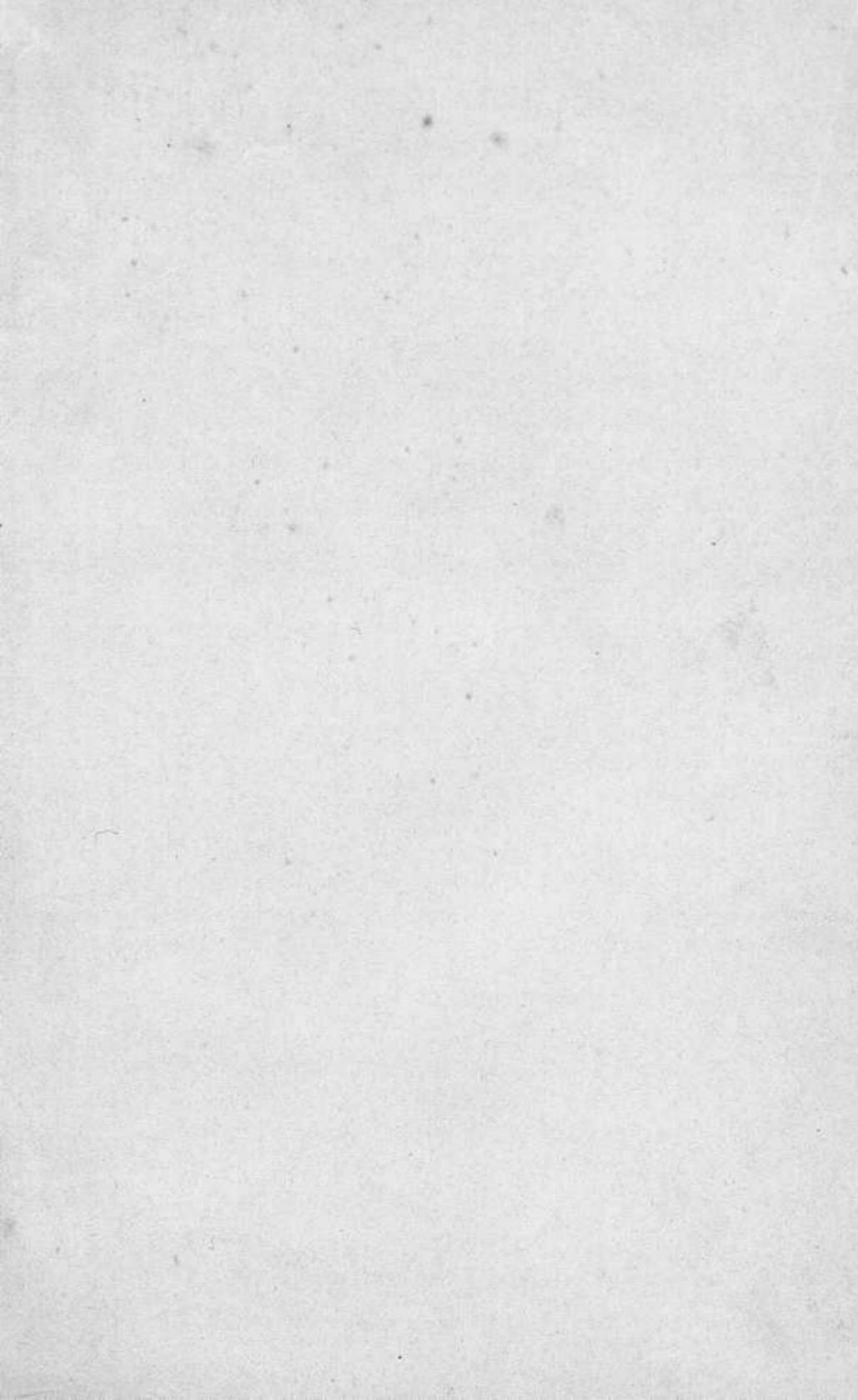
PARIS

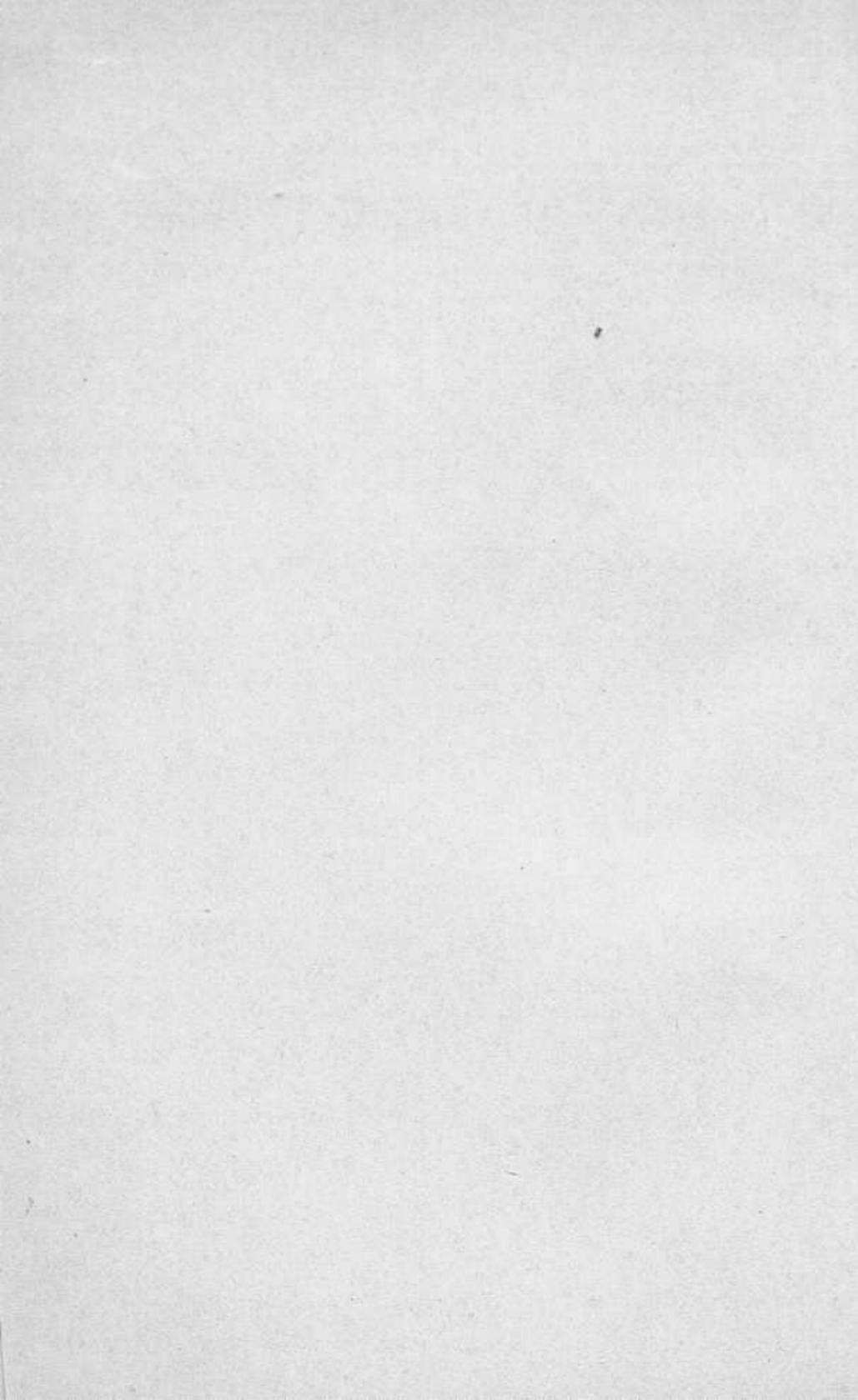
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

M C M XX







NIL OBSTAT
Parisiis, die 25^a Julii 1920
L. de Grandmaison S. J. cens.

IMPRIMATUR
Parisiis, die 27^a Julii 1920
J. Lapalme v. g.

COMMENTAIRES
SUR LE
CANTIQUE DES CANTIQUES
ET
TREIZE POÈMES

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N^o 1489



RETRATO DE SANTA TERESA DE JESUS
Pintado por Fray Juan de la Misoria en 1576
que conserva el Excmo. Ayuntamiento de Avila.

ANNO ÆTATIS SVÆ. 61 ANNO SALVTIS. 1576

SAINTE THÉRÈSE

COMMENTAIRES

SUR LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

ET

TREIZE POÈMES

TRADUITS PAR LE COMTE DE PRÉMIO-HEAL

PRÉFACE PAR

MAURICE BARRÈS

de l'Académie française

AVEC UN PORTRAIT DE SAINTE THÉRÈSE



PARIS

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET C^{ie}

LE LIVRE CATHOLIQUE

21, RUE HAUTEVEUILLE, 21

MCMXX



SAINTE THÉRÈSE

COMMENTAIRES

SUR LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

ET

TREIZE POÈMES

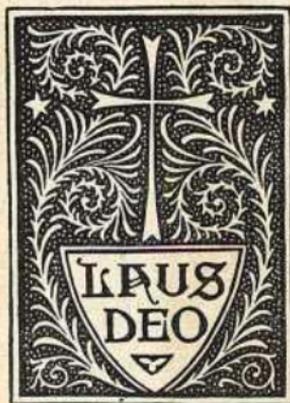
TRADUITS PAR LE COMTE DE PRÉMIO-RÉAL

PRÉFACE PAR

MAURICE BARRÈS

de l'Académie française

AVEC UN PORTRAIT DE SAINTE THÉRÈSE



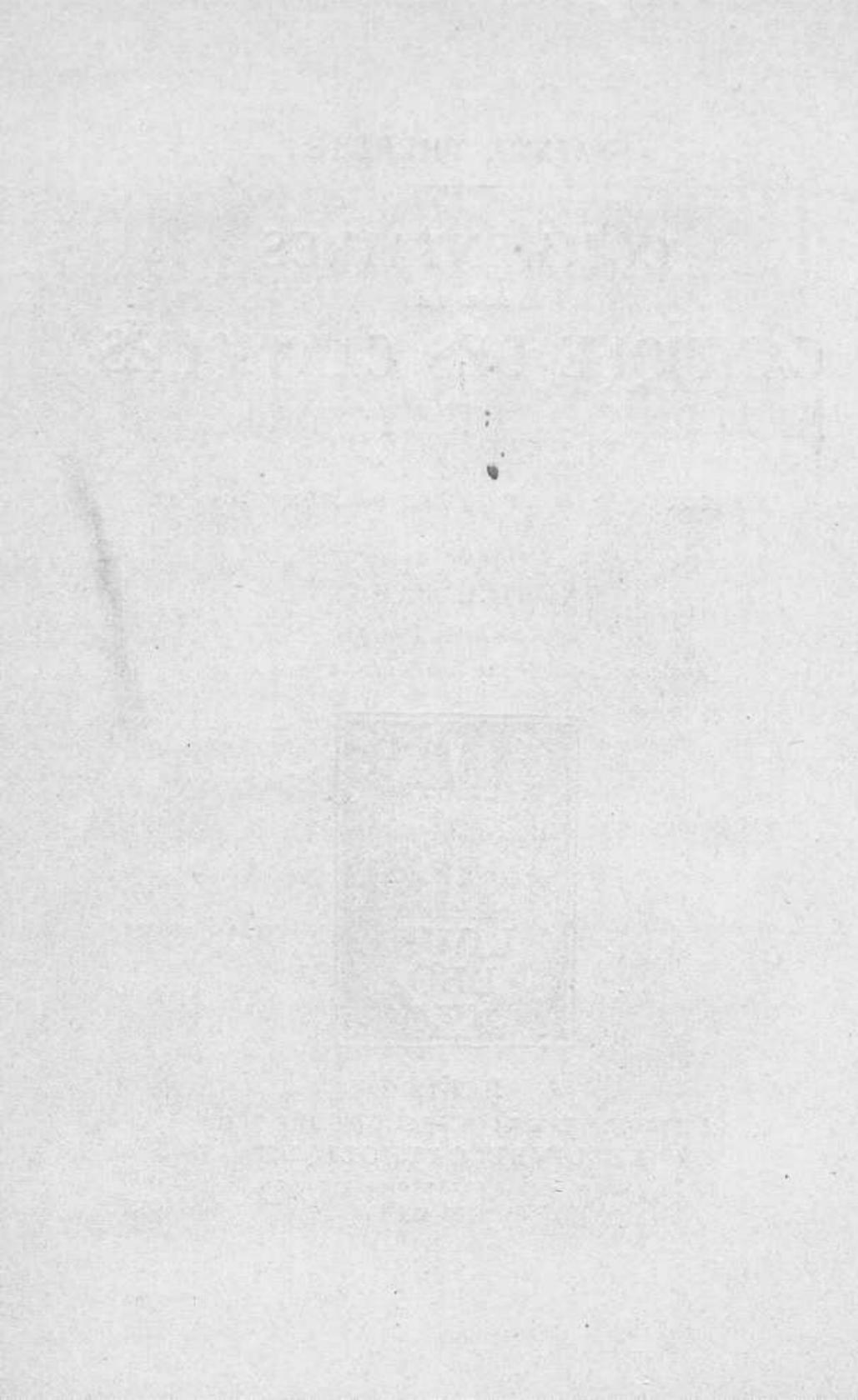
PARIS

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET C^{ie}

LE LIVRE CATHOLIQUE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

M C M XX





PRÉFACE

Les Carmélites de Caen qui nous ont donné la meilleure histoire de sainte Thérèse, racontent que vers sa cinquante et unième année la sainte commença d'écrire un commentaire du Cantique des Cantiques. Elle y travaillait à longs intervalles, quand au bout de dix ou douze ans, et sans qu'on puisse dire si l'ouvrage était achevé, un père dominicain s'étonna qu'elle eût osé aborder un

sujet si délicat. « Jetez cela au feu, il n'appartient pas à une femme d'expliquer l'Écriture Sainte. » A peine avait-il tourné les talons que Thérèse, joyeuse de faire un sacrifice par obéissance, brûla son manuscrit. Il paraît que ce lourdaud n'avait voulu qu'éprouver la sainte et qu'il fut consterné des effets de sa grossièreté. Il s'appelait Yangas, homme savant, mais sot. Par bonheur quelques religieuses avaient copié les premières pages de ce petit traité, celles-ci même que le comte de Prémio Réal vient de traduire exactement.

Ce commentaire ne s'adressait qu'aux carmélites. Sainte Thérèse le composa pour l'enseignement de ses religieuses. Tous ses ouvrages ont ce caractère utilitaire. C'est par exception qu'un jour elle a autorisé une édition de ses Avisos et de son Castillo interior. En principe elle ne voulait rien publier. Elle dédaignait l'effet littéraire. C'est l'état d'esprit de tous les reli-

gieux de son temps. Tirso de Molina se reconnaît le droit de donner des ouvrages au théâtre pour rendre service à Dieu et à l'église, mais quant à les mettre en librairie, ah ! non, fi de ces vanités. Aussi de son vivant n'avons nous pas une édition de ce grand dramaturge, mais seulement les petits cahiers manuscrits qu'il confiait aux directeurs de troupes de comédie. De la même manière Thérèse a dû remettre ses ouvrages à ses filles, sans aucune arrière-pensée de publication, et heureusement qu'après elle des hommes d'église les ont jugés propres à l'édification. Elle ne soupçonnait pas que nous la lirions. C'est ce qui apparaît clairement des formules toutes familières qu'elle employe. Nous assistons vraiment à sa causerie la plus libre avec ses religieuses. A un instant elle s'arrête et elle dit : « Avant d'aller plus loin j'ai quelque chose à faire observer de très frappant à mon sens. Ce serait peut-être mieux ailleurs, mais

je crains de l'oublier... » *Ou bien elle s'interrompt encore et s'excuse* : « Bien que cela que je vais vous dire ait été très souvent écrit mieux que je ne saurais le faire, je vais vous le répéter. Et en effet peut-être n'auriez-vous pas de quoi acheter des livres, car vous êtes pauvres, et peut-être ne connaîtriez-vous personne qui vous en fit l'aumône. Ces lignes restent à votre disposition dans la maison et vous y trouverez tout ensemble. »

Ainsi nous la surprenons dans la familiarité de sa vie sublime et quotidienne. Ce petit livre nous la montre en train de commenter à ses religieuses le mystère du Cantique des Cantiques et de leur faire connaître les précieux secrets de perfectionnement que renferment ces textes obscurs et magnifiques : « Que le Seigneur me donne un baiser de sa bouche, car ton lait est plus doux que le vin et il exhale de délicieux parfums. Je me suis assis à l'ombre de celui

que je désirais et son fruit est doux à mes lèvres. Le Seigneur m'a entraîné dans le cellier des vins et il a fait naître en moi la charité. Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, car je défaille d'amour... »

Il semble qu'il y ait dans ce vieux cantique de quoi faire rêver éternellement la jeunesse. Les religieuses pressées autour de la sainte lui avouent leurs scrupules, voire leur scandale : « Vraiment de pauvres vers de terre comme nous sommes oseraient dire à leur Créateur « qu'il me « donne un baiser de sa bouche ? » Eh ! mes sœurs, réplique la Sainte, pourquoi nous effrayer ? Le Saint Sacrement n'est-il pas plus surprenant ? Ne communions-nous pas ?

Bonne réponse, bien directe. Tout de suite on voit un grand esprit audacieux et clair, un esprit héroïque si l'on admet que « l'homme supérieur, le héros c'est celui qui entreprend et risque le plus par ses actes ou par ses pensées ».



L'héroïque Thérèse n'est pas une intellectuelle. Elle dit ingénument de belles choses transparentes, où l'on voit les mouvements et comme la respiration de son âme. Elle aime avec passion la simplicité. Qu'est-ce que son génie littéraire? La splendeur de sa foi, un cri d'amour, des images saisissantes et continuellement un don prodigieux d'analyse, mais sans les ressources de l'homme de lettres qui ajoute à son inspiration du savoir faire et du métier. Thérèse n'a aucune visée littéraire. Avec un goût parfait qui lui vient de son humilité elle se propose d'écrire comme elle parle, et elle parle comme une femme de bonne race à des filles pleines d'esprit. On est dans les nues, à la hauteur du plus audacieux vol des aigles, mais fort à l'aise, avec la respiration la plus aisée.

Elle a beaucoup de grâce, une sorte d'humour continuelle. Ainsi quand elle dit : « O mes filles, je sais bien que nous ne pouvons pas vivre sans péchés, mais du moins ne commettez pas toujours les mêmes, afin d'éviter qu'ils ne s'enracinent davantage... » Plus loin elle invite les religieuses à ne pas se relâcher dans les petites choses, à ne manquer en rien à la règle et là-dessus leur fait cette jolie réflexion humaine : « Il est inévitable, je le sais, qu'il se commette des fautes ici-bas ; nous sommes femmes après tout, mais je dis que vous devez les sentir quand vous les avez commises et savoir que vous êtes dans votre tort... » Voilà des accents paisibles, ... Et ceci encore : « Je ne dis pas qu'il faille souhaiter être exempt de tentations et de troubles. Il y a souvent dans ces alternatives une grande grâce du Seigneur ; l'âme s'améliore par ce moyen. Nous ne pouvons pas prétendre être des anges ici-bas, puisque ce n'est

point là notre nature... » *Ce sont des femmes, et qui sourient, j'en suis sûr, quand Thérèse, pour leur faire comprendre qu'en toutes choses il ne faut chercher que l'honneur seul et la gloire de Dieu, leur trace ce portrait d'un prédicateur :* « Il prêche avec l'intention de se rendre utile aux âmes ; il n'a pas cependant tout à fait renoncé aux avantages humains, il ne dépouille pas vis-à-vis de son auditoire certain désir de plaire qui pourra lui valoir hommages et crédit ; disons mieux encore : il brigue un office de chanoine... » *Et cet autre trait encore à propos de la Samaritaine : « On dit que l'âme enivrée, elle s'en allait criant par les rues... Ce qui me stupéfait, c'est de voir qu'on l'écouta, car c'était une femme et sans doute assez pauvre puisqu'elle allait au puits chercher de l'eau...² ».* *Je me rappelle toujours avec une joie parfaite ce morceau excellent d'une de ses lettres : « Dites, s'il vous plaît, à la sœur sainte*

Jérôme, qui signe sa lettre *Muladar* (*fumier*) que je demande à Dieu de tout mon cœur que son humilité ne soit pas seulement dans ses paroles. »

*
* *

C'est un plaisir infini de voir ainsi toute vive une personne légendaire et de l'entendre qui s'explique dans le privé sur ce qui lui tient le plus à cœur. Mais est-il convenable quand il s'agit d'une sainte et d'un ouvrage de dévotion que je me place simplement au point de vue de mon plaisir ?

J'ai fait part de mon scrupule au comte de Prémio Réal quand il m'a demandé cette préface. Il n'en veut pas tenir compte. Il dit qu'il en est des œuvres de sainte Thérèse comme des pensées de Pascal, que pour ma part j'appelle saint Blaise Pascal. Elles définissent l'être hu-

main dans ses parties sublimes, et le plus profane des hommes à s'approcher de ces grandes individualités trouve son avantage spirituel et son ennoblissement.

Eh bien ! à nous, gens du siècle et du vingtième siècle, que peut offrir cette espagnole du ciel ? Que pouvons-nous boire de l'eau qu'elle va prendre au puits des Saintes Ecritures ?

Sainte Thérèse s'occupe d'unir son âme à Dieu. C'est ce que peuvent tant bien que mal comprendre tous les amis des grands poètes, car, lecteurs, que demandons-nous aux Lamartine, aux Musset, à tous ces rossignols géants, archanges de notre vingtième année ? Qu'ils nous soulèvent et nous rendent sensibles l'impalpable, l'inexprimable et l'invisible, là-haut ou bien au cœur des sentiments éternels. Thérèse donne à ses filles des moyens d'ascension, des recettes, une méthode pour développer en elles d'une manière inouïe le sentiment de la présence de

Dieu. Ses livres, c'est l'Imitation avec une espèce de fantaisie héroïque. Elle propose à ses religieuses de gagner l'immortalité près de Dieu, la gloire éternelle, en accomplissant sur terre des actions grandioses, des prouesses audacieuses et belles. « On en parlera dans la chambre des dames », disaient nos chevaliers allant à la croisade ; cette sœur du Cid désire qu' « on en parle » au milieu des Anges. Je vous conseille de lire au chapitre III de ce petit traité les histoires exemplaires, les charmants petits romans dont elle émerveille ses religieuses et les invitations qu'elle adresse à leurs âmes de se risquer en guerre contre les gens du monde. Nous sommes en pleine chevalerie. « Pauvres vers de terre, dit-elle, le péché nous rend si timides et misérables que nous comprenons les vertus suivant la basse intelligence... Mais disons avec l'épouse : « Que le Seigneur me donne « un baiser ». Si une jeune paysanne épousait

un roi, leurs enfants ne seraient-ils pas de sang royal ? Eh ! bien des enfants héroïques naîtront de l'âme d'une religieuse unie au Seigneur. »

Aimez-vous ce ton d'allégresse ? Si vous y faites des objections, Thérèse elle-même les a prévenues. Elle dit à ses filles : « Vous allez secouer la tête et dire que vous aimeriez mieux la pondération. » Et pour se justifier elle décrit la gloire d'un cœur qui refuse de profiter des avis de l'intelligence parce qu'il a appris des choses qui dépassent de beaucoup la raison...

Il semble que Pascal ait lu ce passage dans l'une de ses longues insomnies et en ait griffonné sur ses bouts de papier sa fameuse pensée du cœur qui a ses raisons que la raison ne connaît pas.



Je ne crois pas qu'une femme ait jamais commenté parmi d'autres femmes avec plus d'au-

dace et de dignité les mystères de son imagination. Un profane qui lit ce cantique des cantiques chanté par cette religieuse, comment ne glisserait-il pas dans le péché du Bernin qui sculpta pour l'église romaine de Santa Maria della Vittoria sa fameuse sainte Thérèse, vraie grande dame énamourée, parente d'Esther et de Mademoiselle de la Vallière? Je m'attache d'une manière coupable aux images mondaines qu'emploie la Sainte et derrière lesquelles je sais bien qu'il s'agit de filles transfigurées et d'âmes qui méritent par leurs élancements de recevoir les mystérieux présents du Ciel. Je me complais au sens immédiat de cette prose remplie de fleurs et de parfums, jusqu'à négliger ses sens plus beaux. Plus beaux, mais si haut que nous sommes incapables de les suivre.

Sainte Thérèse est un génie et nous sommes ses subalternes. Elle a ses révélations propres. Ses yeux s'ouvrent sur des champs lumineux qui

nous demeurent fermés. Quelqu'un pour elle a tourné le bouton électrique et dans la maison de notre Père elle distingue des régions où nous n'allons même pas à tâtons. Elle s'élève, elle a décidé d'embrasser Dieu et de s'unir à sa gloire. Astre brûlant, étoile des bergers et des rois de Castille, honneur du ciel espagnol, que pouvons nous sinon de vous admirer d'en bas tout enflammée et charmante !

Le pitoyable serait d'affadir le génie et la sainteté. Mais nous ne dénaturons pas cette sainte vieille femme de génie, si nous prenons du plaisir à la comprendre, car elle-même dans une vie si grave continuellement sourit. Nulle personne plus naturelle. Quand elle est terre à terre, elle l'est à souhait comme doit l'être une bonne directrice de couvent, et dans ses extases jamais elle ne perd la tête. Son sens psychologique, sa puissance de pénétration et d'analyse émerveillent. Du bon sens, toujours, et rien d'artificiel

ni de précieux. Aucune liquéfaction intérieure, une netteté terrible, l'œil du maître promené sur le visible et l'invisible. Nul roucoulement de colombe, mais la vitalité d'un aigle.

Elle nous raconte qu'un jour le prêtre qui la communiait ayant partagé l'hostie et ne lui en ayant donné qu'une moitié elle en fut malheureuse parce que, dit-elle, « j'avais une prédilection pour les grandes hosties, bien que je comprisse très bien que le Seigneur ne laisse pas d'être entier dans un fragment minime ». Ce trait, entre mille autres, nous donne une idée de ce qu'il y a dans une sainte Thérèse de force physique unie à la puissance de l'imagination. Cette fleur surnaturelle est portée sur une tige vigoureuse formée en pleine humanité. J'admire sa richesse de sang et la souplesse de son organisme. Splendide personne qui pas une minute n'a de sécheresse ni de vide, qui brise tout comme un torrent, comme un aigle, comme un

incendie, et puis se modifie instantanément selon les conditions où elle est placée. L'aptitude à s'adapter d'un élan aux heures et aux circonstances, c'est ravissant (dans l'espèce végétale même et chez les fleurs si brillantes et mobiles qui se tournent passionnément vers le soleil), et sainte Thérèse qui souffre, jubile, s'entretient avec Dieu ou veille à la vie matérielle de ses religieuses, quel spectacle !

Il y a des gens qui disent : « A quoi sert une sainte ? » Celle-ci nous ravit l'âme.

*
* *

Que c'est peu de chose et chose déplaisante, le bain Turc du grand artiste Ingres ou les femmes damnées de Baudelaire auprès d'un couvent de sainte Thérèse ! Quelle extraordinaire variété et plasticité il y a dans l'espèce humaine ! Comment se forme une telle femme ?

Sainte Thérèse n'est guère influencée par ses lectures. De son temps le plus grand nombre des ouvrages étaient écrits en latin. Elle ignorait le latin. Elle le devinait car elle était toute intuitive, mais à chaque fois qu'elle en cite quelques mots elle les défigure terriblement. Le peu de livres espagnols qu'elle a lus n'ont rien pu lui enseigner. D'où tirait-elle sa science ? Des hommes supérieurs avec qui elle causait, les P. Banez, les Pedro de Alcantara, les François de Borja, les Juan de Avila, les P. Baltazar Alvarez. Et surtout, de l'inspiration divine.

Sainte Thérèse est une inspirée. Comment le nier si l'on relit sa vie. Nous connaissons ses exercices dont elle sortait transportée et ne se reconnaissant plus elle-même. Pour en savoir davantage il faudrait participer de sa sainteté. Il faudrait avoir traversé les sept enceintes du Château intérieur et être parvenu jusqu'à l'union parfaite et extatique avec Dieu. Fi des commen-

lateurs qui disent qu'elle avait été malade dans sa jeunesse et qui tentent de trouver là une explication ! Elle nous raconte, c'est vrai, qu'étant petite fille elle s'exaltait trop, avait des crises nerveuses, et qu'on dût l'emmener à la campagne. Ah ! j'en connais des malades, hommes ou femmes, qu'il faut emmener à la campagne, mais je ne vois pas que ces faiblesses soient compensées en eux par de notables supériorités.

Inutile d'ailleurs de nous lancer dans un discours sans issue pour tirer au clair ce qu'est l'inspiration. La foi qui est assez puissante sur le corps pour cicatriser et refaire les tissus permet à l'esprit d'atteindre aux grandes altitudes. Quand sainte Thérèse nous décrit les étapes de son perfectionnement, plaisir inoui de se taire et de regarder cette âme qui fait son ascension.

De quoi est fait le génie ? comment l'Esprit se révèle-t-il dans les hommes et dans la nature ? C'est toute ma demande. Et le savant aussi veut

savoir cela, car il n'y a qu'une seule recherche. Des esprits mieux doués que je ne suis reconnaissent Dieu, l'Esprit créateur, dans toutes les parties de l'univers, mais sans disputer avec eux et en acceptant qu'ils m'accusent d'inertie spirituelle je dois dire que je ne sens cette haute présence animatrice que dans les grands individus d'où rayonnent la beauté et la bonté, et pour l'approcher par les sentiers les plus paisibles dans son ardente activité j'étudie la Vie de Pasteur, le Journal de Delacroix, la vie de sainte Thérèse, toutes les biographies de ceux qui composent parmi nous la délégation divine. Leurs idées, choses périssables. Qu'est-ce qu'un système ? Quelque chose qui demeure après le refroidissement de l'âme. Cela sort du flot qui, lui, se retire. Et mon ardente curiosité veut se pencher sur l'océan infini et générateur. Ce qu'on aime de sainte Thérèse, c'est la source jaillissante, l'âme d'où surgirent ces pensées brûlantes, char-

mantes, parfumées et vraies. Ce qui nous attire vers elle, fussions-nous de la plus morne incuriosité religieuse, c'est le respect émerveillé d'une telle fontaine de vie et une sorte de désir de vivre parmi les anges. Nous lui demandons un alibi, une heure de paradis...

— *Qu'est-ce que tout cela ? bougonne un lecteur impatient. Jailli du néant, je retournerai au néant.*

— *Je ne sais pas d'où vous venez, où vous allez, mais n'avez-vous pas soif ?*

— ... *Sans doute...*

— *Eh ! bien, il faut boire. Il ne sert de rien d'être raisonnable contre la poussée des désirs et des rêves. Il sera bien temps pour vous d'être sobre dans la mort. Vos idées, vos idées, dites-vous. Mais par dessous qu'y a-t-il ? Votre soif.*

MAURICE BARRÈS.



AVANT-PROPOS



N considérant les œuvres de sainte Thérèse on est surpris de l'entendre affirmer son peu d'expérience des visions qu'elle appelle « imaginatives » et qu'elle connut, dit-elle, seulement deux fois.

Ne cherchant la lumière que dans les

souffrances continuelles d'une vie de lutte, contemplant la croix dans des visions « intellectuelles », elle semble avoir vécu la passion en elle-même, et c'est toujours dans le sacrifice qu'elle nous fait entrevoir la divinité¹.

1. Ces commentaires, traduits déjà par Arnauld d'Andilly, le R. P. Bouix, et les religieuses du Carmel de Paris, furent soumis par sainte Thérèse à son confesseur sans aucun titre et à l'état de projet. Celui-ci, trouvant trop osée une étude sur l'Écriture sainte, dont la traduction était très surveillée à l'époque, et craignant peut-être aussi pour sa pénitente les tracasseries de l'Inquisition, lui ordonna de détruire son travail. La sainte, dans son héroïque obéissance et son humilité, brûla immédiatement le manuscrit. Après sa mort (survenue le 4 octobre 1582), il en fut retrouvé copie dans son entourage, et c'est cette copie qui fut publiée en 1612 par le Père Gracian, sous le titre de *pensées sur l'amour divin*.

Cet ouvrage si émouvant résume, dans ses gran-

Aujourd'hui où tant de Français ont éprouvé des sentiments analogues, n'est-il pas permis d'évoquer cet exemple de courage, véritable modèle de ceux qui, mourant sous le regard de Jésus-Christ, ont en Lui et par Lui vaincu la mort.

Qu'est-ce en effet que le mysticisme ?

N'est-ce pas la mentalité de presque tous les hommes de notre temps ? On a

des lignes, la doctrine de sainte Thérèse sur le recueillement, l'oraison de quiétude, l'union et l'extase, aussi bien que sa théorie de la grâce et du libre arbitre. De plus, il donne mieux qu'aucun autre l'idée de l'esprit et du style de celle que l'Espagne honore, suivant l'expression de M. de Narfou, comme « sa plus haute figure nationale ».

Notons aussi qu'à plusieurs reprises, 360 jours d'indulgences ont été attachés à la lecture de chaque chapitre de sainte Thérèse.

beaucoup vagabondé autour de ce mot et la fantaisie a souvent entraîné les définitions dans un chemin équivoque.

Celui-là est mystique qui, mesurant les choses à leur valeur, a replié sa pensée sur elle-même et cessé de s'extérioriser. Il découvre alors en lui le mal héréditaire, cependant qu'une voix intime parle de vérité, d'unité, de fixité. Il se dédouble pour la suivre, comprend la contradiction entre lui-même, ses aspirations humaines, et Dieu, qui parle de charité, « qui est charité », suivant l'expression de saint Augustin, Dieu, qui pousse à l'abandon de soi et au sacrifice. Presque fatalement l'homme de jouissance cède la place à l'homme d'action. Le Christ apparaît.

Les grands mystiques, saint Jean, saint Paul, saint Augustin, saint Ambroise, ont été avant tout le modèle des intelligences agissantes. Rien chez eux ne ressemble à la rêverie. Tout est pensée : et bien penser c'est agir.

On peut dire que le mysticisme est l'opposé exactement de cette faiblesse d'âme qu'on voudrait désigner sous le nom général d'hystérie. Le cœur malade cherche les plaisirs de tous ordres : d'où orgueil, ambition, volupté, autrement dit jouissance de la pensée, des yeux, des sens. L'esprit mystique cherche l'humilité, la pauvreté, la chasteté.

La dualité de notre être est peut-être la cause de tous nos malentendus. C'est

dans la croix qu'est la vérité, et non dans les plaisirs humains. Si vous dites : « Cela est une opinion, » nous pourrons répondre avec saint Ambroise : « C'est par la vérité qu'on est fort et par l'opinion qu'on est faible. » La douleur est l'aboutissant nécessaire de toute vie humaine.

Que cherchons-nous ici-bas plus ou moins consciemment, sous des formes diverses ? Est-ce l'infini ? Nous l'avons sous les yeux ; il suffit de contempler le ciel et les astres ; nous le retrouvons dans la division de notre chair même, après la mort corporelle. Ainsi nous frôlons tous les jours l'infiniment petit et l'infiniment grand. C'est l'infini immobile et unique que nous cherchons

et qui nous manque, celui devant lequel « fuira » le monde visible au dernier jour ; c'est la fixité, c'est l'unité, par opposition à la division et au mouvement qui nous entraînent et qui nous gagnent dans un combat perpétuel de l'âme. Nous ne trouvons ce que nous désirons que dans le repos de la mort qui nous délivre ; j'entends la mort préparée, la mort soutenue par une conscience paisible, cette mort particulière du juste qu'il faudrait accepter avec joie lorsque l'occasion s'en présente, et qui nous ouvre le paradis définitivement. « Seigneur, où irions-nous si ce n'est à vous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle », a dit saint Pierre s'adressant au Christ.

Et saint Paul ajoute : « Car pour moi, c'est vivre que d'être à Jésus-Christ, et c'est un gain pour moi que de mourir » (Philip., I, 21).

Le cœur mystique est donc celui qui a vu clair dans la démoralisation où il se perdait et dans le désordre de sa vie. Il aime Jésus-Christ passionnément, parce qu'il trouve dans la croix le repos, le triomphe du bien sur le mal. Il aspire à la souffrance, sans pouvoir la désirer par faiblesse humaine. On peut dire que tous les hommes de sacrifice sont mystiques.

Et pour en revenir à sainte Thérèse, voici dans quels termes elle raconte dans ses souvenirs l'histoire de la fondation de son premier couvent. Après

des luttes surhumaines elle perdait courage. Tout s'opposait à son début dans la glorieuse carrière des fondations du Carmel multipliées sur tout le territoire d'Espagne.

Elle rentrait dans sa cellule, épuisée de fatigue, après avoir visité une maison trop petite pour y établir un monastère, et la seule cependant que ses faibles ressources lui permettaient d'acquérir.

Elle pleure aux pieds de son crucifix, quand, tout à coup, le Christ apparaît auprès d'elle. Il lui parle mystérieusement au fond de son cœur, l'encourage à ne pas s'arrêter aux souffrances et aux difficultés : « Je t'avais ordonné, dit-il, d'entrer dans cette maison malgré

tout'. » Puis, avec un soupir de dou-

1. Dans leur bel ouvrage sur les œuvres de sainte Thérèse, les carmélites du premier monastère de Paris citent le passage suivant : « Un soir que la sainte mère écrivait, au couvent de Ségovie, du seuil de sa cellule où j'attendais pour savoir si elle désirait quelque chose, je vis son visage éclairé d'une vive lumière, qui jetait certaines splendeurs semblables à des rayons d'or. Ceci se prolongea en ma présence l'espace d'une heure, c'est-à-dire jusqu'à minuit environ. A ce moment, elle cessa d'écrire. A l'instant où elle laissa son cahier, la splendeur s'évanouit. La sainte me semblait alors dans l'obscurité, comparativement à l'état de splendeur où elle se trouvait auparavant. Tandis qu'elle écrivait, elle le faisait avec une telle vélocité, sans jamais s'arrêter pour raturer ni corriger, que la chose paraissait miraculeuse. J'observai attentivement ce qui allait se passer. Je vis que la sainte, ayant fini d'écrire, s'agenouilla, étendit les bras en croix, et demeura ainsi en oraison les bras étendus, sans bouger ni trembler, plus de trois heures, c'est-à-dire jusqu'à trois heures du matin environ. Alors elle se leva et alla prendre son repos. »

leur et en se retirant : « O convoitise humaine ! Tu crains de manquer même de terre ! »

Telle est l'inspiration qui conduit les mystiques. Ne sont-ils pas les amants du devoir ?

E. P.

14 novembre 1916.



COMMENTAIRES
SUR LE
CANTIQUE DES CANTIQUES



INTRODUCTION



BIEN grandes sont les grâces que Notre-Seigneur accorde sous nos yeux aux âmes conduites par Lui en ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel, où Sa Majesté voulut bien permettre le rétablissement de la règle primitive. Certaines d'entre vous

sont extraordinairement favorisées. Il faut cependant avoir enduré soi-même les tourments de l'ignorance, pour juger à quel point il est indispensable d'être bien éclairé sur les choses qui se passent entre l'âme et Notre-Seigneur. Or, depuis quelques années, Sa Majesté m'a fait goûter de grandes douceurs à la lecture des Cantiques de Salomon. Sans pouvoir toujours les traduire, j'étais d'ordinaire plus émue et recueillie qu'en lisant tout autre livre de piété. Avec cela, lorsqu'on me fournissait des explications sur le texte même, je ne le comprenais pas davantage¹.

.

1. Il manque cinq lignes et demie sur le texte original, à cause d'une déchirure du papier.

Pour me permettre sans doute d'éclairer les âmes, le Seigneur veut bien, depuis deux années environ, me faire entendre le sens de certaines paroles, et je crois ainsi, tout en profitant moi-même de ses grâces, pouvoir consoler les sœurs qu'Il conduit par les mêmes chemins. Il m'a donné parfois tant de lumières, que j'aurais voulu n'en rien laisser échapper. Je n'ai point osé cependant écrire quoi que ce fût. Aujourd'hui, sur l'avis de personnes à qui je dois obéissance, je noterai quelques pensées suggérées par le Seigneur. Mon âme se plaît à découvrir dans les Cantiques ces chemins de l'oraison vers lesquels, comme je vous le disais, sont dirigées nos sœurs. Si ces lignes parviennent en vos mains,

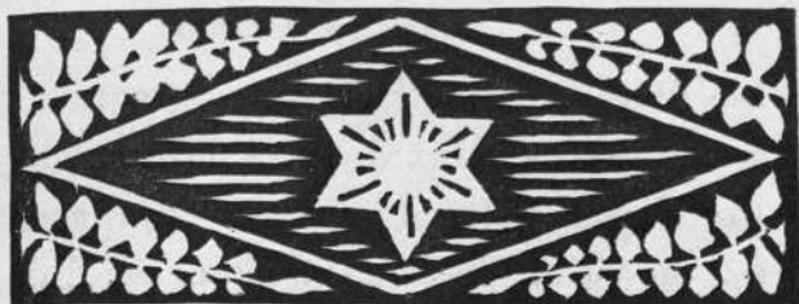
daignez y trouver un pauvre petit présent de celle qui vous souhaite comme pour elle-même tous les dons du Saint-Esprit. C'est en son nom que je tiendrai la plume. Et si mes paroles ont quelque valeur à vos yeux, ne m'en attribuez point l'inspiration. Puisse la divine Majesté seconder mes efforts¹ !

1. Il manque encore ici cinq lignes et demie correspondant aux précédentes sur le verso de la même page.



I

SUR CES PAROLES :
« QUE LE SEIGNEUR ME DONNE
UN BAISER DE SA BOUCHE,
CAR TON LAIT
EST PLUS DOUX QUE LE VIN. »



LE MYSTÈRE DES CANTIQUES

I.



AI été très impressionnée de ce que l'âme paraît ici s'adresser à une personne tandis que c'est à une autre qu'elle demande le baiser de paix. Elle dit: « Qu'il me donne un baiser de sa bouche. » Et en même temps il sem-

ble qu'elle dise à la même personne : « Ton lait est plus doux. » Je ne comprends pas cela, et ne pas le comprendre m'est un délice : car l'âme ne doit pas chercher et adorer son Dieu dans les choses que notre faible compréhension nous permet d'expliquer, mais dans celles qui sont mystérieuses pour elle. Et ainsi je vous fais cette recommandation : lorsque vous lirez un livre, entendrez un sermon ou penserez aux mystères de notre foi sacrée, ne vous fatiguez pas à saisir ce qui ne vous paraît pas clair ; ce n'est point là le rôle des femmes ni même bien souvent celui des hommes.

2.

QUAND le Seigneur le désire, il nous fait comprendre ce qu'il veut, et Sa Majesté agit sans que nous prenions aucune peine. Je dis ceci aux femmes et aux hommes qui n'ont pas le devoir de soutenir la vérité par leur science; car pour ceux que le Seigneur a chargés de nous instruire, il va de soi qu'ils doivent faire un effort et qu'ils en tireront profit. Pour nous, prenons seulement ce que le Seigneur nous donne, et quant au reste, ne nous fatiguons pas l'esprit; réjouissons-nous au contraire en pensant que notre Dieu et Seigneur est si grand qu'une seule parole de lui porte en elle mille

secrets et qu'à cause de cela nous ne pouvons la comprendre. S'il s'agissait de latin, d'hébreu ou de grec il n'y aurait rien là d'étonnant; mais que de choses dans les Psaumes de David, qui, traduites en notre propre langue, restent aussi obscures qu'en latin ! Ainsi gardez-vous de dépenser inutilement votre intelligence et de vous fatiguer : les femmes ont-elles besoin d'autre chose que de ce qu'elles comprennent ? A cette condition Dieu nous viendra en aide.

3.

QUAND Sa Majesté voudra nous donner de comprendre l'Écriture sainte sans travail ni peine, nous n'y

trouverons plus d'obscurité; en attendant, humilions-nous, et comme je l'ai dit, réjouissons-nous d'avoir un Maître si grand que, même dans notre langage, ses paroles sont incompréhensibles.

4.

IL vous semblera que certaines choses dans ces Cantiques auraient pu être dites autrement. Nous sommes assez sots pour en juger ainsi. J'ai même entendu quelques personnes dire qu'elles en redoutent la lecture! Que notre misère est grande, ô mon Dieu! Les êtres venimeux empoisonnent tout ce qu'ils touchent; nous faisons de même. Le grand bienfait d'en-

trevoir les richesses accordées à l'âme aimante, l'encouragement à causer avec Sa Majesté et à se réjouir en elle (d'où nous devrions tirer un plus grand élan vers notre Maître), tout est réduit par nous à la mesquinerie de notre insuffisant amour.

5.

SEIGNEUR, comme nous profitons mal de vos dons ! Votre Majesté se met à la recherche d'expédients et d'inventions pour nous prouver son amour. Mal exercés à vous aimer, nous dédaignons cela, et, faute de culture, nous laissons nos pensées revenir où elles errent d'habitude. Oubliant les grands mystères que renferment les paroles

du Saint-Esprit, nous fuyons loin de Lui.

6.

QUE fallait-il de plus cependant pour enflammer notre amour que de penser au grand mobile de cette façon de parler? Je n'oublierai jamais le merveilleux sermon d'un religieux qui prêchait sur les douceurs de Dieu envers l'Épouse. L'auditoire riait si fort, et ce qu'il disait fut si mal pris, que j'en restai stupéfaite. Tout cela, parce qu'il parlait d'amour, et que le sermon commentait quelques paroles des Cantiques. Je l'ai dit et la chose est claire, nous nous exerçons si mal à aimer Dieu qu'il nous paraît impossible de lui parler ainsi.

7.

POUR ma part, je connais des personnes qui ont trouvé dans les Cantiques une grande paix de cœur, un grand soulagement contre les craintes de la conscience ; elles ne cessent de rendre grâce à Notre-Seigneur pour avoir laissé un tel remède aux âmes aimantes qui comprennent le degré d'humiliation auquel Dieu veut bien descendre. Si elles n'avaient ressenti l'efficacité de ce remède, la crainte ne les aurait jamais quittées.

J'en connais une qui vécut des années dans l'appréhension ; rien ne la rassura jusqu'à ce que le Seigneur voulût bien lui faire entendre certaines

paroles de ce livre grâce auxquelles son âme se ressaisit. Elle comprit, je le répète, qu'après avoir abandonné le monde pour l'amour du Christ son époux et s'être jetée dans ses bras, l'âme éprouve tous ces bienfaits, ces ravissements, ces morts et ces douleurs, ces délices et ces joies; et ceci non en paroles, comme il arrive à certains, mais en véritable amour traduit en œuvres.

8.

O mes filles, que Dieu est bon payeur! Vous avez un Maître et un Époux à qui rien n'échappe. Ainsi ne manquez pas de faire pour l'amour de lui tout ce que vous pourrez, serait-

ce insignifiant. Sa Majesté vous le rendra généreusement, car elle ne voit que votre amour.

9.

COMME conclusion, quand le texte de la sainte Écriture ou les mystères de notre foi dépassent votre entendement, ne vous arrêtez pas plus que je ne vous l'ai dit. Ne vous effrayez pas des paroles enflammées par lesquelles on vous apprend que Dieu visite l'âme. L'amour qu'Il a eu pour nous et qu'Il a encore me dérouté et me surprend bien davantage, songeant à ce que nous sommes. Il n'y a pas d'ardeur dans ses paroles qui n'ait été dépassée dans ses œuvres. Quand vous penserez à ces

choses, arrêtez-vous un peu, je vous prie; méditez ce qu'Il nous a montré de tendresse et ce qu'Il a fait pour nous; considérez combien le fait souffrir la violence et la force de son amour; et dites-moi, ensuite, si ses paroles peuvent nous surprendre?

10.

REVENANT à ce que j'ai dit au début, il doit y avoir de grandes révélations et de grands mystères dans tout cela. Quand j'ai questionné les savants sur ce que veut dire exactement le Saint-Esprit, ils m'ont confirmé la grande importance des cantiques, ajoutant que les docteurs de l'Église les ont souvent commentés sans par-

venir à satisfaire entièrement la pensée. Vous allez donc me trouver bien présomptueuse de vouloir les expliquer. Ce n'est pas là cependant mon intention, et, quel que soit mon peu d'humilité, je suis loin de croire que j'y parviendrai !

II.

MAIS, puisque je jouis si fort de ce que Dieu me laisse entrevoir dans ces écrits, je voudrais partager avec vous mon bonheur. Si mes explications sont mauvaises, vous connaîtrez du moins mes émotions personnelles. Pourvu que l'on ne s'écarte pas de l'enseignement de l'Église et des saints, et, à cet égard, je serai lue

avant vous par des hommes érudits, le Seigneur nous laisse, je crois, quelque liberté. Nous pouvons réfléchir, à propos de sa sainte Passion, aux fatigues et aux tourments qu'il a dû éprouver et dont les Évangélistes n'ont pas toujours fait mention. S'il n'y a pas curiosité chez nous, comme je l'ai dit au début, mais libre méditation sur ce que Sa Majesté nous permet d'entendre sans effort, je suis certaine que nous avons le droit de nous consoler et de nous réjouir librement dans les paroles et les œuvres de Dieu.

12.

LE roi ne serait-il pas charmé de voir près de lui un petit berger

tout interdit, tout ébloui de ses riches vêtements, se demandant d'où vient tout cela et qui l'a fabriqué? Nous autres femmes, ne devons pas davantage rester éloignées des richesses du Seigneur, ignorer la joie de les dire et garder le silence.

Montrons-les aux lettrés, au contraire, et s'ils nous approuvent, répandons-les. Dieu sait si je doute de moi-même; mais je ferai comme mon jeune berger. Cela me console de confier à mes filles mes méditations, bien qu'elles contiennent mille naïvetés. Je parlerai donc avec la grâce de mon Roi et la permission de mon confesseur. Plaise à Sa Majesté que je réussisse ainsi qu'elle l'a voulu dans d'autres

écrits. Elle dirigera ma plume, sans doute à cause de vous. Sinon, j'estimerai bien employé le temps passé à écrire et à traiter avec mon âme un sujet si divin. C'est une faveur que je ne méritais pas.

13.

JE vous faisais remarquer tout à l'heure que l'Épouse parle à la troisième personne, tout en continuant à s'adresser au même interlocuteur. Je crois que le Saint-Esprit laisse deviner ainsi la double nature divine et humaine du Christ; mais je ne m'arrêterai pas à cela. Bien que tout soit bon pour stimuler l'âme contemplative qui s'attache au Seigneur, je préfère me

borner à ce qui me paraît le plus utile pour la prière. Sa Majesté sait bien que si j'ai entendu ou demandé des explications sur quelques paroles des cantiques, cela a été rare. Elle sait qu'ayant peu de mémoire j'ai tout oublié. Je ne pourrai donc rien dire hors ce que le Seigneur jugera bon de me laisser entendre. Je n'ai rien à utiliser dans mes souvenirs.

14.

O mon Seigneur et mon Dieu ! un misérable ver de terre peut donc adresser à son Créateur ces paroles : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche ! » Soyez béni, Seigneur, qui nous instruisez de tant de façons ! Mais qui

osera, ô mon Roi, prononcer ces paroles sans votre permission ? On en demeure effrayé, et on le sera peut-être même de m'entendre conseiller de les dire.

15.

VOUS allez trouver que je n'y comprends rien, que ce n'est pas là l'idée exprimée, que ces mots « baiser » et « bouche » ont beaucoup de significations, qu'il est bien évident que nous ne devons pas adresser ces paroles à Dieu, et qu'à cause de cela enfin, il vaut mieux retirer ces livres des mains de gens trop simples. Je confesse qu'on y trouve beaucoup de significations; mais l'âme embrasée

d'un amour ardent ne cherche qu'à répéter les paroles elles-mêmes. Grand Dieu ! Le Seigneur le lui défendrait-il ? Mais pourquoi nous effrayer ? Le Saint Sacrement n'est-il pas plus surprenant ? Ne communions-nous pas ?

16.

J'AI pensé que l'Épouse demande peut-être là cette grâce que le Christ nous fit plus tard de se donner en nourriture à nos âmes ; ou bien cette grande union opérée dans l'Incarnation et cette amitié merveilleuse contractée avec le genre humain. Le baiser est signe évident de paix et de grande amitié entre deux personnes. Du reste,

combien de formes différentes de la paix du cœur ! Le Seigneur veuille nous aider à les découvrir.

17.

AVANT d'aller plus loin, j'ai quelque chose à faire observer de très frappant à mon sens. Ce serait peut-être mieux placé ailleurs, mais je crains de l'oublier. Il doit y avoir beaucoup de personnes (et plaise à Dieu que je me trompe) qui s'approchent de la sainte table avec de graves péchés mortels sur la conscience. Si elles entendaient une âme frémissante d'amour pour son Dieu prononcer ces paroles, elles s'épouvanteraient et verraient là

une grande audace. Je suis bien certaine qu'elles ne les emploieraient jamais pour leur compte, ni d'autres semblables puisées dans les cantiques. C'est l'amour qui parle ainsi, et comme elles ne le possèdent pas, elles reliront en vain tous les jours les mêmes choses sans jamais y revenir par la pensée ni oser seulement les répéter à cause de la grandeur qui s'en dégage. Certes, ô mon Dieu, la majesté de votre présence dans le Saint-Sacrement est grande aussi; mais leur foi n'est pas vive, leur foi est morte. Elles Vous voient si humble sous les espèces du pain, Vous restez si muet devant leur peu de mérite, que cela leur rend de l'audace.

18.

A INSI, ces mêmes paroles qui vraiment prises à la lettre et prononcées de sang-froid peuvent nous faire trembler, sont au contraire douces au cœur lorsque le Maître bien-aimé nous ravit en lui. Vous me pardonnerez d'oser dire tout ceci. Pourquoi, mon Seigneur, si « baiser » signifie paix et amitié avec vous, les âmes ne vous demanderaient-elles pas ces choses ? Que pouvons-nous désirer de meilleur ? Je vous demande cette paix « dans un baiser de votre bouche ». Mes filles, cela est une grande prière, comme je vais vous l'expliquer.

II

SUR CES MÊMES PAROLES :
« QUE LE SEIGNEUR ME DONNE
UN BAISER DE SA BOUCHE,
CAR TON LAIT
EST PLUS DOUX QUE LE VIN. »



LES NEUF ÉTATS DE FAUSSE PAIX

I.



IEU vous garde des divers genres de paix dont jouissent les gens du monde ! Qu'Il ne vous permette jamais d'y goûter ; car c'est une guerre continuelle que cette paix des mondains, où l'on se prélasse dans la quié-

tude avec de grands péchés sur la conscience, et où l'on est si calme, au milieu de ses vices, que l'on n'entend plus la voix du remords.

2.

Vous savez déjà que cette paix est signe d'amitié avec le démon, qui, pendant la vie, ne veut pas donner trop de tracas. Il sait que certains sont assez pervers pour commencer à se convertir et à se corriger dans le but d'éviter les contrariétés, et non pour plaire à Dieu. Au surplus, ces conversions ne durent jamais longtemps, car le démon voit leur mobile. Vite, il recommence à donner des jouissances, et l'on revient à son amitié, jusqu'à ce

qu'il laisse comprendre enfin combien toute cette paix était vaine. Ne parlons pas de ces gens-là; qu'ils se débrouillent comme ils l'entendent! J'espère que le Seigneur ne permettra jamais parmi nous tant de mal.

3.

QUELQUEFOIS, le démon commence à donner la paix au milieu de péchés moins graves. Mes filles, soyons toujours dans la crainte, tant que nous vivons. Quand la religieuse se relâche dans les petites choses, insignifiantes en apparence, quand elle persiste dans cet état sans éprouver de remords, elle jouit d'une paix équivoque, par laquelle le démon peut la conduire à une paix

très dangereuse. Je vous signale, par exemple, le manquement à la règle, chose qui en soi n'est pas un péché, et la négligence à obéir au supérieur, même sans malice. Le supérieur représente Dieu, et il convient de toujours lui obéir; nous venons ici pour cela et devons être attentives à ses désirs. Tenez toujours présents les mille autres petits détails, qui, sans paraître des péchés, constituent cependant des fautes. Il est inévitable, je le sais, de commettre des fautes ici-bas; nous sommes femmes, après tout. Mais je dis que vous devez les sentir quand vous les avez commises, et savoir que vous êtes dans votre tort. Sinon, je vous le répète, le démon peut se réjouir et

rendre peu à peu votre âme insensible. Mes filles, croyez-moi, ce ne serait point là sa moindre victoire.

4.

J'INSISTE là-dessus. Pour Dieu ! Veillez bien sur vous-mêmes. On ne peut éviter les combats en ce monde ; nous avons trop d'ennemis pour rester inactifs. Tenons-nous toujours sur nos gardes, et surveillons notre cœur, comme nos mouvements. Si le Seigneur vous fait des grâces dans la prière, cela ne vous empêchera pas de rencontrer sur votre chemin mille petites embûches et occasions de péché. Un jour on néglige ceci, un autre on omet cela ; on souffre de trouble inté

rieur ou de tentations. Je ne dis pas que cela doive être ainsi toujours ou même très souvent, je ne dis pas non plus qu'il faille souhaiter être exempt de tentations et de troubles. Il y a souvent dans ces alternatives une grande grâce du Seigneur; l'âme s'améliore par ce moyen. Nous ne pouvons prétendre être des anges ici-bas, puisque ce n'est point là notre nature.

5.

AUSSI, je ne me trouble pas en considérant les grandes tentations. Je sais qu'aidé de l'amour et de la crainte de Notre-Seigneur, on sort du combat avec grand avantage. J'en vois qui semblent exempts d'inquiétude et de lutte;

sans me paraître offenser Notre-Seigneur, ces personnes me font cependant trembler. Je ne cesse de les sonder et de les mettre à l'épreuve, de les tenter, au besoin, si je puis, à la place du démon qui s'abstient, afin de leur faire toucher du doigt ce qu'elles sont. Il n'est pas impossible qu'il existe des âmes que le Seigneur amène, par une profonde contemplation, à un état de paix et de sérénité continuelles, mais j'en ai peu trouvé, et je tiens pour moi qu'elles ne se connaissent pas bien elles-mêmes. En allant au fond des choses, je me suis rendu compte qu'elles ont aussi leurs combats : cela est seulement moins fréquent que chez d'autres.

6.

JE n'envie pas ces âmes, et leur cas me paraît sujet à caution. Celles qui ont beaucoup à lutter progressent davantage, et possèdent, dans la prière, tout autant de clairvoyance pour juger des questions de perfection en la mesure possible ici-bas.

7.

SANS parler des âmes déjà mortes au monde, mortifiées et améliorées par de longues années de lutte, d'autres, moins avancées, possèdent également la paix; mais c'est toujours en ressentant vivement leurs erreurs, et

en en souffrant beaucoup. Vous le voyez, mes filles, Dieu nous conduit par mille voies différentes ; ce qui, je le répète, ne m'empêche pas d'être très effrayée quand vous ne sentez pas une faute commise. Tout péché, même véniel, doit blesser profondément votre cœur. Il en est ainsi, j'en suis sûre, n'est-ce pas, et j'en rends gloire à Dieu.

8.

NOTEZ bien ceci, et souvenez-vous en pour l'amour de moi : une personne vivante que l'on pique tant soit peu avec une épingle ou avec une petite épine, si fine soit-elle, le sentira vivement. Eh bien ! si l'âme n'est pas

morte, et si l'amour divin vit en elle, c'est une grande grâce qu'elle reçoit en ressentant de la même manière la moindre faute contraire à la règle ou au devoir. Quel nid de roses et de fleurs ne prépare-t-elle pas ainsi à Sa Majesté ! Dieu ne peut tarder à venir se réjouir en elle. O Seigneur ! Que faisons-nous d'utile dans les monastères, malgré l'abandon du monde ? Dans quel but y sommes-nous ? Comment employer notre temps plus utilement qu'en préparant à notre Époux un séjour dans nos âmes ; car n'est-Il pas réellement notre Époux depuis le jour de notre profession ?

9.

QUE les âmes scrupuleuses ne me comprennent pas mal ; je ne parle pas de fautes clairsemées, ou de fautes à peine certaines dont on ne s'aperçoit pas toujours. Il s'agit de ceux qui pèchent très régulièrement, sans y prendre garde, avec désinvolture, sans éprouver de remords, ni essayer de se corriger. Je répète que c'est là une dangereuse paix. Vous voilà bien averties.

10.

QU'EN sera-t-il de celles qui mettent un grand relâchement dans l'observation de la règle ? Plaise à Dieu

qu'il n'y en ait aucune parmi vous ! Le démon leur procure toutes sortes de paix trompeuses, et Dieu le laisse faire en punition de nos péchés. Mais ceci sort déjà du sujet, et je voulais seulement vous le signaler.

II.

PARLONS plutôt de l'amitié et de la paix que nous laisse déjà sentir le Seigneur dans la prière. Je dirai ce que Sa Majesté me suggérera. Et d'abord, il est utile de bien vous faire connaître la paix que procurent le monde et la sensualité. Bien que cela ait été très souvent écrit mieux que je ne saurais le faire, peut-être n'auriez-vous pas de quoi acheter des

livres, car vous êtes pauvres, et peut-être aussi ne connaîtriez-vous personne qui vous en fasse l'aumône; ces lignes restent à votre disposition dans la maison, et vous y trouverez tout ensemble.

12.

ON peut se laisser prendre de bien des manières à la paix que procure le monde; j'en citerai quelques-unes propres à beaucoup nous peiner, nous qui, par notre faute, n'atteignons pas à l'amitié parfaite de Dieu, et nous contentons de trop peu de chose. Nous ne pensons pas, Seigneur, à la grandeur de vos dons et à l'éternité de vos récompenses: Nous oublions que si votre

amitié est entière, ces récompenses et ces dons nous sont assurés en ce monde même, et que beaucoup restent au pied de la montagne qui pourraient en gravir le sommet. Dans quelques autres écrits, je vous ai déjà dit cela, et je vous le répète ici, vous adjurant d'avoir de l'espérance et du courage dans le cœur. Cela amènera le Seigneur à soutenir vos actions, croyez-moi.

13.

IL y a donc des gens qui avaient obtenu l'amitié du Seigneur pour s'être bien confessés et sincèrement repentis de leurs fautes, mais, deux jours sont à peine écoulés, qu'ils y

sont revenus. Voilà bien une amitié et une paix différentes de celle que demande l'Épouse. O mes filles, gardez-vous d'aller trouver le confesseur pour toujours répéter la même chose. Je sais bien que nous ne pouvons vivre sans commettre de péchés ; mais, du moins, que ce ne soit pas toujours les mêmes, afin d'éviter qu'ils ne s'enracinent davantage. Ils seraient plus difficiles à combattre par la suite, et, des racines que vous avez laissées, il naîtrait encore d'autres misères. Si nous mettons en terre une plante ou un arbuste, l'arrosant chaque jour, il deviendra si vivace, que, pour l'arracher, il faudra se servir de la pelle et de la pioche. Il en est ainsi lorsque

nous commettons régulièrement la même faute, toute minime qu'elle soit, sans travailler à nous corriger. En combattant, au contraire, à chaque occasion, nous en viendrons à bout. Prions le Seigneur, car, par nos propres moyens, nous pouvons seulement devenir plus faibles, et, lors du terrible jugement, le jour de la mort, notre négligence nous accablerait, nous surtout que le Juge a choisies pour épouses en ce monde.

14.

O grandeur du Très-Haut, si bien faite pour nous ouvrir les yeux et augmenter notre crainte ! Mes filles, contentez votre Seigneur et votre Roi,

car les personnes dont je viens de parler sont bien ingrates, en devenant si facilement ses ennemies après s'être rapprochées de Lui ! Je sais que la miséricorde divine est grande ; quel ami serait aussi patient que Dieu ? Ici-bas, ceux qui se sont séparés une fois ne s'unissent plus jamais avec la même sincérité ni la même foi. Envers Notre-Seigneur, au contraire, nous sommes si souvent infidèles, et, malgré cela, il attend patiemment notre retour tant d'années ! Soyez béni, ô mon Dieu, qui nous conduisez avec cette douceur. Vous paraissez oublier votre puissance, pour ne pas châtier, comme vous le pourriez à bon droit, les traîtres que nous sommes. L'état

d'âme que je dépeins ici est grave, car, si la miséricorde divine nous paraît illimitée, nous voyons aussi d'autre part beaucoup de gens mourir sans confession. Que Dieu vous garde, dans sa bonté, d'une pareille disposition de cœur.

15.

IL est un autre pacte avec le monde de nature moins mauvaise : c'est l'état des personnes qui s'efforcent de ne point offenser le Seigneur mortellement. Elles ne sont déjà pas si nombreuses par les temps qui courent. Et, du reste, bien qu'elles se défendent du péché mortel, elles ne laissent pas de temps en temps d'y succomber, à ce

qu'il me paraît. En ne tenant pas compte des péchés véniels, même multipliés dans la même journée, elles se trouvent tout près du péché mortel. Les unes vous diront : Faut-il donc faire cas de si peu ? Les autres : C'est pour cela que sont faits l'eau bénite et les remèdes de l'Église notre mère ! On voudrait en pleurer ! Pour l'amour de Dieu, mes filles, prenez bien garde de ne jamais commettre de péchés véniels, quelque légers qu'ils soient, en vous servant de pareilles excuses, car c'est une bien grande chose que d'avoir toujours la conscience assez pure pour pouvoir, sans obstacle, implorer de Notre-Seigneur la parfaite amitié que demande l'Épouse. Cette amitié n'est

pas chancelante comme celle dont nous venons de parler, amitié bien douteuse pour beaucoup de raisons, amitié qui donne des joies plus troublantes qu'utiles, amitié de tiédeur, où l'on ne sait plus trop si le péché commis est véniel ou mortel. Que Dieu vous garde de cet état ! C'est en se figurant que l'on n'a pas comme d'autres de grands péchés sur la conscience, que l'on finit par tomber dans cette fausse paix. Nous manquons d'humilité en trouvant beaucoup de malice chez les autres, quand ils sont peut-être meilleurs que nous. Précisément parce qu'ils pleurent leurs péchés avec un grand repentir et plus d'efforts vers le bien, ils arrivent à ne point offenser Dieu du tout. Ceux qui

pensent ne rien faire de grave, se donnent plus de liberté dans les jouissances ; la plupart du temps, ils ne prient que des lèvres, et leur conscience manque de délicatesse.

16.

IL est une sorte d'amitié divine et de paix du cœur dont Notre-Seigneur accorde les prémices à des personnes bien résolues à ne l'offenser en rien, mais qui ne s'éloignent pas assez des occasions de péché. Bien qu'elles aient fréquemment des élans de ferveur et que Notre-Seigneur leur donne la tendresse et les larmes, elles ne voudraient pas quitter les joies humaines. Elles cherchent à régler leur existence de

telle sorte que la piété semblerait presque pour elles un élément nécessaire de bien-être. Cependant, notre vie est remplie de bouleversements. Il est bien rare que ces gens persévèrent dans la vertu. Ne fuyant pas les joies et les plaisirs du monde, ils faiblissent vite sur le chemin du Seigneur, où de grands ennemis sont toujours prêts à barrer le passage.

17.

CE n'est point là, mes filles, l'amitié que désire l'Épouse et celle que vous recherchez. Fuyez toujours la moindre occasion de pécher, si vous voulez vivre en sûreté et voir grandir votre âme. Je vous dis tout cela pour

que vous compreniez le danger de ne pas vous éloigner avec décision des choses du monde, source de beaucoup de fautes et de beaucoup de peines.

18.

NOTRE-SEIGNEUR commence à se lier avec les âmes par tant de moyens différents, que je n'en finirais pas si j'énumérais tous ceux que j'ai notés en simple femme. Que diront donc les confesseurs et les personnes habituées à traiter intimement les âmes ? Avec cela certains cas me déconcertent où rien ne semble manquer à la parfaite amitié de Dieu. Je vais vous conter l'histoire de quelqu'un que j'ai dernièrement beaucoup fréquenté.

19.

C'ÉTAIT une femme aimant à communier fréquemment et ne médissant jamais de personne ; ses prières étaient pleines de tendresse ; elle vivait solitaire, toujours enfermée chez elle, et son caractère était si doux, qu'aucun propos ne pouvait exciter sa colère, ce en quoi elle montrait certes une rare perfection. Jamais elle ne prononçait une mauvaise parole ; elle ne s'était pas mariée, et avait passé l'âge de le faire ; elle avait enfin beaucoup souffert sans révolte. Je voyais tout cela, son âme me paraissait très favorisée, douée du don de la prière, et je l'appréciais beaucoup au début, ne la voyant pas

offenser Dieu, mais toujours, au contraire, se préserver avec soin. Je le devinai bientôt cependant, les choses allaient ainsi tant qu'elle n'était pas en jeu elle-même, mais, sa personne atteinte, sa conscience était loin d'être sans reproche. Tout en acceptant ce qu'on lui disait, elle demeurait pénétrée de sa propre estime, et sa curiosité était telle, que je me demandais avec stupéfaction comment une femme pareille pouvait demeurer seule une heure. Elle aimait sa quiétude, dorant tout ce qu'elle faisait et l'exemptant de péché. D'après les bonnes raisons qu'elle donnait, il y aurait eu injure à la mal juger. Quelquefois cependant, on sentait bien sa faute, et peut-être elle-même

ne se comprenait-elle pas. Elle me déroutait. Presque tous la prenaient pour une sainte. Je compris qu'elle n'était pas sans avoir un peu provoqué les persécutions dont elle parlait, et je cessai d'envier sa béatitude.

20.

CETTE âme, et deux autres que j'ai rencontrées au cours de ma vie et dont le souvenir me revient en ce moment, m'ont inspiré plus de craintes avec leur sainteté que toutes les autres pécheresses. Suppliez le Seigneur de nous éclairer, mes filles, et bénissez-le de vous avoir conduites dans des monastères où le démon,

malgré ses efforts, ne peut tromper autant que dans les foyers privés.

21.

ON dirait qu'il y a des âmes auxquelles il ne manque rien pour s'envoler au ciel, tant elles se croient dans le chemin de la perfection ; mais qui peut les comprendre ? J'y suis parvenue dans les monastères, parce que là, il faut obéir et non pas s'écouter. Dans le monde, malgré la résolution de se bien connaître et de plaire au Seigneur, on ne peut voir aussi clair, puisqu'en fin de compte, on suit sa propre volonté, et que, malgré quelques contrariétés, on ne se mortifie pas autant. Je ne parle pas de certaines per-

sonnes instruites par Notre-Seigneur pendant de longues années; celles-là savent trouver qui les comprennent et les dirige. La véritable humilité comporte peu de confiance en soi, et plus la science est grande, plus on se soumet au jugement d'autrui.

22.

IL est d'autres personnes qui ont tout quitté pour le Seigneur : maison, domaines, présents importuns, et toutes les autres choses du monde. Elles font pénitence. Le Seigneur leur a fait voir leur misère. Et cependant, elles conservent le point d'honneur et ne voudraient rien faire qui ne plût également aux hommes et à Dieu. Oh!

prudente discrétion ! Les deux souhaits sont incompatibles, et le mal est si grand, que, sans s'en apercevoir elles-mêmes, elles prêchent le monde plus que le ciel.

23.

CES âmes, pour la plupart, souffrent de la moindre critique. Même la vérité les trouble. Elles n'embrassent pas la croix, elles la traînent ; de sorte que la croix les blesse, les fatigue, et les déchire. Si la croix est aimée, elle est douce à porter. A ce sujet il n'y a aucun doute. Ce n'est point là encore l'amitié que demande l'Épouse. Donc, mes filles, ouvrez bien les yeux ; vous avez fait le vœu que j'ai dit en com-

mençant, ne vous attardez plus distraitement dans le monde. Tout y est souci pour vous, qui avez déjà renoncé, avec lui, aux jouissances, aux plaisirs, aux richesses, et à leurs fausses consolations. Que craignez-vous ? Ne savez-vous pas qu'en échange d'une faveur passagère et en voulant contenter les gens du monde, vous allez vous charger de soins et d'obligations si nombreux, que je ne pourrais achever de les énumérer ? Du reste, je m'en sens incapable.

24.

IL y a enfin des âmes (et je finis par là) chez lesquelles vous trouverez, si vous êtes perspicace, beaucoup de

signes d'amélioration. Cependant, elles s'arrêtent à mi-chemin. Si elles dédaignent l'estime des hommes et leurs honneurs, elles ne savent pas se mortifier et renoncer à leur propre volonté; le monde semble ne pas pouvoir s'arracher de leur corps. Elles paraissent sanctifiées et prêtes à tout souffrir, mais l'honneur de Dieu venant à nécessiter l'immolation du leur, elles sacrifient plutôt celui-là, sans hésiter. Elles ne s'en rendent pas compte, elles croient que le monde ne les effraie plus et qu'elles craignent vraiment le Seigneur. Cependant, elles ont peur de tout, et tremblent qu'une bonne action ne vienne à les gêner. On dirait que le démon les conseille, et elles scru-

tent l'avenir en véritables prophétesses.

25.

AH! ce ne sont point celles-là qui se jetteront à la mer comme saint Pierre, ou suivront tant d'autres saints qui jouèrent repos et vie pour les âmes. Au milieu de leur tranquillité, elles veulent amener les autres au Seigneur. Cependant, comme elles ne risquent rien, la foi elle-même leur sert à peine, et toujours elles suivent leur propre volonté. J'ai remarqué que l'on voit peu de personnes dans le monde ethors de la vie religieuse remettre à Dieu le soin de leur vie : j'en connais deux, en tout, qui ont cette confiance.

En religion, nous savons bien que l'assistance divine nous est assurée, mais celles qui entrent véritablement au monastère pour Dieu seul ne devraient même pas songer à ces choses. Combien y en a-t-il cependant, mes enfants, qui ne quittent ce qu'elles ont que parce qu'elles sont sûres de ce qu'elles trouveront? Ailleurs, j'ai beaucoup parlé de ces cœurs pusillanimes, de leurs maux, et du bienfait des grandes aspirations à défaut de grandes œuvres. Je n'insisterai donc pas ici sur ce sujet dont je ne saurais me lasser. Dieu vous a conviées à un état sublime; profitez-en pour le servir, et n'étouffez pas votre âme. Les religieux et surtout les religieuses qui ne peu-

vent arriver à se rendre utiles par les grandes actions de l'amour charitable, peuvent toujours, du moins, prier avec succès. Le Seigneur veut peut-être, sinon de leur vivant du moins après leur mort, faire fleurir leur zèle, comme il le fait aujourd'hui du saint Frère Diègue, lequel servait tout uniment durant sa vie. Or, voici qu'après tant d'années de repos, le Seigneur ressuscite sa mémoire pour nous servir d'exemple. Gloire soit à Sa Majesté!

26.

AINSI, mes filles, si le Seigneur vous a menées à ce point, vous n'êtes pas loin de jouir de l'amitié divine et de la paix que réclame l'Épouse. Sup-

pliez-le avec des larmes constantes et des élans du cœur. Faites, de votre côté, tous les efforts que vous pourrez. Si vous n'avez point encore l'amitié et la paix désirées, le Seigneur vous a déjà fait une grande faveur en vous conduisant à ce premier état. Ce sont de grands dons que la prière, la pénitence, l'humilité, et les nombreuses vertus qui les accompagnent. Louons le Seigneur, la source de tous les dons. Ainsi soit-il.

III

SUR CES PAROLES :

« QU'IL ME DONNE UN BAISER DE SA
BOUCHE. »



LA VÉRITABLE PAIX

I.



sainte Épouse, arrivons
au but de vos désirs,
c'est-à-dire à cette paix
sacrée où l'âme se ha-
sarde en guerre contre les gens du
monde, conservant, dans son for inté-
rieur, la sécurité et le calme ! O féli-

cité du don divin ! Le cœur s'est perdu dans la volonté de Dieu, tous deux ne font plus qu'un ; un seul vouloir subsiste ; et non plus en paroles et désirs, mais en œuvres. L'âme a-t-elle compris que quelque chose plaira davantage à son Époux, elle trouve dans l'amour et la bonne volonté le moyen d'être sourde aux raisonnements et aux craintes qui la retiennent. Elle laisse agir la foi sans chercher repos ni profit, et elle est assurée que tous les biens lui viendront de son renoncement même.

2.

VOUS allez secouer la tête, enfants, et vous direz : « Nous aimerions

plus de pondération » ; mais n'oubliez pas qu'il a fallu d'abord s'être rendu compte dans la mesure du possible (car il n'y a jamais de certitude) que le Seigneur a exaucé votre prière de recevoir « un baiser de sa bouche ». Si, par l'amélioration qui s'opère dans votre conduite, vous vous apercevez que votre demande est satisfaite, ne craignez plus, et oubliez votre personne pour plaire à un si doux Époux.

3.

SA Majesté fait sentir sa présence de plusieurs façons à ceux qu'elle visite ainsi. L'une d'elles est le mépris de toutes les choses de la terre, esti-

mées dès lors à leur insignifiante valeur, et le dégoût des biens matériels, dont on voit la vanité. On ne trouve de plaisir que dans la société de ceux qui aiment leur Seigneur, on est fatigué de la vie, on estime les richesses ce qu'elles valent, et toujours ainsi. Ce sont là les leçons de Celui qui conduit à un tel état spirituel. L'âme arrivée à ce point ne craint plus qu'une chose : c'est de ne pas mériter que Dieu l'utilise en lui donnant des souffrances et des occasions de le servir, au milieu, s'il le faut, des plus grandes douleurs. Ici, comme je l'ai dit, c'est l'amour et la foi qui agissent ; le cœur refuse de profiter des avis de l'intelligence, l'union entre l'Époux et l'Épouse lui a

appris des choses qui dépassent de beaucoup la raison demeurée en arrière.

4.

VOICI une comparaison qui vous aidera à comprendre. Un captif est retenu chez les Maures. Son père est pauvre, ou disons plutôt son grand ami. S'il n'est racheté, il est perdu ; mais, pour cela, l'argent manque, et il va falloir aller servir en personne à sa place. La tendresse de l'ami fait qu'il veut se substituer, préférant la liberté du prisonnier à la sienne ; cependant, des considérations se présentent à son esprit et lui suggèrent qu'il a d'abord

des devoirs envers lui-même, qu'il aura peut-être moins de forces que l'autre, qu'on lui fera perdre la foi, qu'il y a faute à rechercher le danger, et mille autres pensées semblables.

5.

O véritable amour de Dieu ! Rien ne paraît impossible à votre ardeur ! Heureuse l'âme qui a obtenu du Seigneur cette paix souveraine avec quoi elle peut dédaigner les travaux et les dangers du monde. Elle ne craint rien, pourvu qu'elle serve un si bon Époux et un si bon Maître. Elle ne connaît pas les prétextes de ce parent ou ami dont nous venons de parler.

6.

Vous avez lu, mes enfants, l'histoire de saint Paulin, évêque et confesseur. Ce n'était point d'un fils ni d'un ami qu'il s'agissait alors. Il avait sans doute reçu ce don merveilleux par lequel Notre-Seigneur dispense la paix dont nous parlons. Pour contenter Sa Majesté et imiter en quelque chose les grands travaux qu'elle entreprit pour nous sur la terre, il alla en pays mauresque s'échanger lui-même contre le fils d'une veuve qui était venue à lui tout éplorée. Et vous avez pu voir comme tout finit à son honneur et pour son bien.

7.

JE vous citerai aussi un contemporain que vous avez vu de vos yeux (de l'ordre du frère Pierre d'Alcantara). Il vint me trouver et s'ouvrir à moi. Le Seigneur l'animait d'une telle ardeur charitable, qu'il pleurait pour obtenir de son supérieur général d'être échangé contre un captif. Après beaucoup d'instances, il réussit à ce qu'on fit droit à sa demande, mais arrivé à quatre lieues d'Alger, but de tous ses vœux, Dieu le rappela à lui. Il a dû recevoir une bien grande récompense ! Que de gens prudents lui ont dit qu'il faisait une sottise. Nous jugeons ainsi,

nous autres qui n'arrivons pas à aimer autant Notre-Seigneur. Et cependant, quelle plus grande sottise que de passer notre existence éphémère à multiplier nos petits calculs ? Dieu veuille nous permettre de gagner le ciel et nous animer d'un amour pareil !

8.

JE sais combien son aide puissante est nécessaire pour accomplir de telles œuvres. Aussi je vous conseille, mes filles, de vous joindre à l'Épouse des Cantiques, pour demander la paix si douce qui vous permettra de maîtriser toutes les misérables craintes humaines, et de donner la chasse au

monde avec une âme paisible et seraine. N'est-il pas certain que lorsque Dieu nous fait l'insigne faveur de s'unir à notre âme avec autant de tendresse, il la laisse enrichie de ses dons ? La grande charité ne peut naître de nos propres efforts, et nous sommes à peine capables de la demander et de la désirer. Encore, pour cela même, faut-il l'aide de Dieu. En toutes choses que pouvons-nous, pauvres vers de terre ? Le péché nous rend si timides et misérables, que nous comprenons les vertus suivant la basse intelligence de notre nature pervertie. Que faire, enfants ? Disons avec l'Épouse : « Que le Seigneur nous donne un baiser... »

9.

S^I une jeune paysanne épousait un roi, leurs enfants ne seraient-ils pas de sang royal? De même Notre-Seigneur s'unissant à l'âme d'une manière aussi ineffable, si celle-ci est docile, quels désirs, quelles œuvres, quels enfants héroïques ne naîtront-ils pas de cette union!

10.

C^{ERTES}, je pense que si nous recevions la sainte Hostie avec grande foi et grand amour, une seule communion suffirait pleinement à nous enrichir. A plus forte raison nos communions fréquentes. Mais nous nous

acquittions de ce devoir avec indifférence, et nous retirons peu de fruit de son accomplissement. O misérable monde qui aveugles ainsi les tiens, pour leur dérober des trésors féconds en éternelles richesses ! O Seigneur du ciel et de la terre ! Dire que même en cette vie mortelle, on peut jouir de votre intimité, dire que le Saint-Esprit le fait entendre si clairement dans les paroles que nous avons citées, et que, malgré cela, nous voulons rester étrangers aux délices de l'union avec Votre Majesté, ignorant les propos d'amour et de tendresse dont un seul devrait suffire à nous ravir en Vous. Soyez béni, Seigneur, qui faites toutes les avances. Par combien de

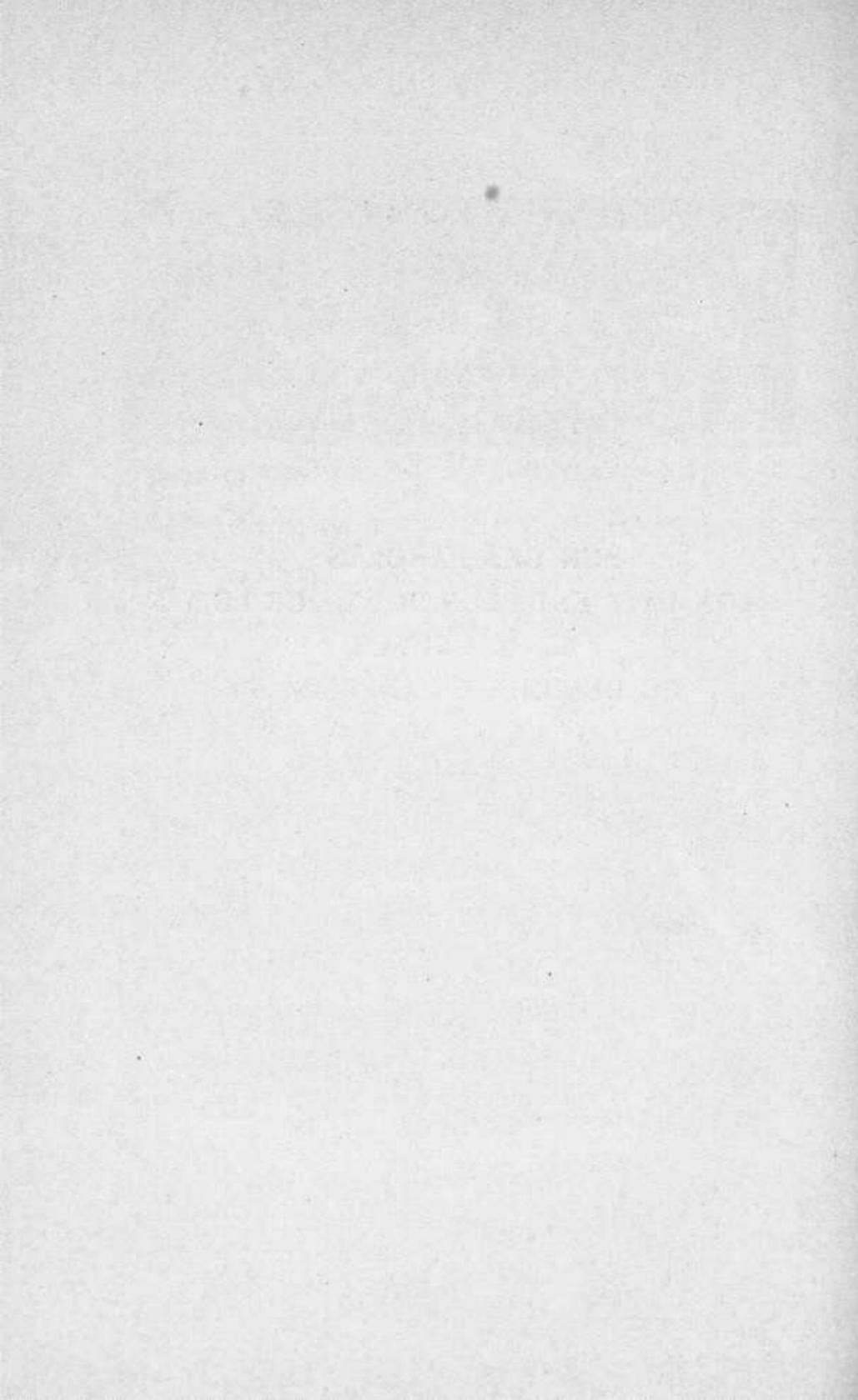
manières et par combien d'efforts vous voulez témoigner votre amour ! C'est par des travaux, par une mort cruelle, c'est par des supplices, c'est en supportant chaque jour des injures, c'est en pardonnant. A cela vous ajoutez, dans les Cantiques, des paroles brûlantes pour l'âme qui vous aime ; vous lui apprenez à les dire. Pourrait-on les comprendre, si vous n'aidiez ceux qu'elles attirent à en accepter la leçon dans la mesure de leur faiblesse ? Non, sans votre aide, cela dépasserait les forces humaines. O Maître bien-aimé, je ne vous demande en ce monde que de me donner « un baiser de votre bouche ». Et cela de telle sorte, que je ne puisse, même si

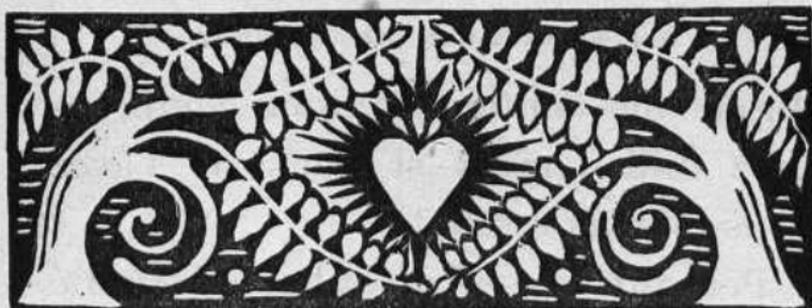
je le désire, m'écarter de votre embrassement. Maître de mon cœur, que ma volonté soit toujours sujette à la vôtre, et que rien ne soit capable de la soustraire à ce joug ! Puissé-je dire, ô Dieu dont le nom fait toute ma gloire, que « votre lait est plus doux et plus savoureux que le vin ».

IV

SUR CES PAROLES :

« TON LAIT EST PLUS DOUX QUE LE VIN
ET IL EXHALE
DE DÉLICIEUX PARFUMS. »





L'AMOUR TENDRE

I.



mes filles ! quels grands secrets dans ces paroles ! Que le Seigneur nous en fasse sentir la portée, car il est bien difficile de les expliquer. Quand, dans sa miséricorde, Sa Majesté veut bien exaucer l'Épouse, Elle pro-

digue une amitié que vous comprendrez difficilement si vous ne l'avez vous-mêmes ressentie.

Pensant vous être utile, j'ai étudié cela longuement et très en détail dans deux livres que vous connaîtrez après ma mort, si le Seigneur le juge convenable. C'est pourquoi j'abrège aujourd'hui. Je ne sais si je me ferai aussi bien entendre que je le fis autrefois avec l'aide du Seigneur.

2.

UNE immense douceur envahissant les profondeurs de l'âme, on voit, à n'en point douter, que Notre-Seigneur est proche.

3.

C'EST n'a aucun rapport avec une certaine dévotion qui fait verser d'abondantes larmes; malgré l'attendrissement éprouvé en pleurant sur la Passion du Seigneur ou sur nos péchés, cette prière n'a pas la puissance de l'oraison dont je parle, oraison que j'appelle de quiétude, à cause de l'équilibre qu'elle produit dans toutes les facultés. On a l'impression de posséder Dieu même. A la vérité, on ne ressent pas toujours cette plénitude de bonheur, l'âme n'étant pas sans cesse ravie en Dieu au même degré; mais, en tous les cas, l'homme entier,

corps et âme, au milieu d'une très douce sérénité, acquiert une vigueur nouvelle. C'est comme si l'on versait au tréfonds de son âme une parole de paix infiniment douce, se répandant à la manière d'un arôme. C'est encore comme lorsque nous nous trouvons tout à coup dans une atmosphère embaumée de beaucoup de parfums mélangés : nous ne savons les distinguer et nous ignorons d'où ils viennent. Cependant ils nous ont pénétrés. Ainsi ce tendre amour de Notre-Seigneur envahit l'âme si délicatement qu'elle est contente et satisfaite sans savoir au juste pourquoi.

4.

TELLE est, à mon sens, la signification de ces paroles de l'Épouse : « Ton lait est plus doux, car il exhale un délicieux parfum. »

5.

L'ÂME ignore ce qui s'est passé en elle, ne sait pas d'où lui viennent les biens dont elle jouit, et voudrait à tout prix les conserver. Elle craint qu'un geste ou un regard ne lui fasse perdre son trésor. J'ai expliqué, dans les livres dont je vous ai parlé, comment il faut se comporter en cet état, pour que la conscience y gagne ce qu'elle doit y gagner. Ce n'est pas

mon sujet actuel, et je me limite à vous dire que, par la divine amitié dont il s'agit, le Seigneur commence à montrer qu'Il nous attire vers une complète union. De grandes vérités apparaissent à l'âme ; une éclatante lumière l'éblouit ; mais, tout en lui laissant voir la vanité du monde, cette clarté ne lui permet pas de bien distinguer le Maître qui lui parle. Elle le sent pourtant tout près d'elle, et demeure si transformée, si instruite, si fortifiée dans la vertu, qu'elle ne peut se reconnaître ; elle ne voudrait agir et parler que pour la louange de Dieu ; elle est, dans sa joie, si absorbée et si contemplative, qu'elle paraît évadée d'elle-même. Une divine ivresse berce sa pensée ; elle ne sait

plus ce qu'elle doit souhaiter ni demander. Enfin, elle ne se retrouve plus, sans pourtant perdre tout à fait conscience de ce qui se passe en son cœur.

6.

A la vérité, lorsque le plus riche des Époux veut encore davantage enrichir et fêter les âmes, il les pénètre totalement. C'est comme une personne qui s'évanouirait de plaisir et de joie. L'âme se sent enlevée dans les bras divins et pressée sur la poitrine de Dieu; elle s'épanouit et s'abreuve du lait divin; son Époux la nourrit et la rend meilleure, pour pouvoir la combler encore et chaque jour accroître ses mérites.

7.

QUAND elle sort de ce rêve et de cette sainte ivresse, elle est comme anéantie et chancelante ; un vertige sacré lui permet, il me semble, de dire ces paroles : « Ton lait est plus doux que le vin. » Elle se croyait, pendant son délire, arrivée aux plus hauts sommets, et, se voyant plus haut encore, tout inondée des eaux vivifiantes du ciel, elle songe délicatement aux seins que reçoit l'enfant. Elle dit : « Ton lait est plus doux que le vin. » C'est ainsi en effet que l'enfant ignore comment il grandit, comment il reçoit le lait de sa mère. Sans qu'il la cherche ni fasse

aucun effort, elle s'est approchée de ses lèvres. Et de même ici, inconsciemment et sans en connaître la source, l'âme a mystérieusement reçu les présents du ciel.

8.

ELLE est certaine que ce sont là les plus grands biens dont on puisse jouir ici-bas, en supposant même amoncelés tous les plaisirs et les délices de la terre. Elle se voit redressée et fortifiée, sans savoir ce qu'elle a fait pour cela; elle a appris de grandes choses, sans voir le maître qui l'instruisait; elle a avancé dans la vertu, comblée de grâces par Celui qui peut et sait si bien enrichir. Seule, lui sem-

ble pareille la tendresse de la mère qui allaite et câline son enfant.

9.

O mes filles ! que Notre-Seigneur nous donne à entendre ou pour mieux dire à goûter (car l'entendement ne suffit pas) la joie de l'âme ainsi transfigurée ! Venez gens du monde, avec vos richesses et vos seigneuries, vos délices, vos honneurs et vos festins ! Pourriez-vous, par impossible, jouir de toutes ces choses sans les tourments à elles attachés, vous n'atteindriez pas, en dix siècles, le contentement échu dans une seconde à l'âme conduite ici par le Seigneur. Saint Paul

a dit : « Tous les travaux du monde sont peu de chose en vue de la gloire que nous attendons. » Je dis, moi, que tous les travaux du monde ne sauraient valoir une heure de la joie dont je vous parle. Je dis que la plus délicieuse jouissance humaine ne peut lui être comparée. Rien ne saurait mériter une semblable largesse de Notre-Seigneur, une union si intime, un amour qui fait si bien comprendre la bassesse des choses du monde. Que sont donc nos travaux et nos peines, pour une récompense pareille ! Ils ne valent d'abord que dans la mesure où nous les offrons à Dieu ; puis, s'ils sont offerts, Sa Majesté ne les a-t-elle pas proportionnés à nos faibles moyens ? C'est par couar-

dise seulement et par lâcheté que nous les craignons tant.

10.

O chrétiens ! O mes filles ! Éveillons-nous pour l'amour du Seigneur, et quittons les chimères du monde. Considérons que la récompense d'aimer Dieu n'est pas même remise aux jours futurs ; déjà elle nous vient ici-bas. O Jésus de mon âme ! Ne peut-on faire comprendre l'avantage qu'il y a à se jeter dans les bras de Votre Seigneurie, et à dire à Votre Majesté : « Je suis à vous, disposez de moi, veillez à mes intérêts, car je ne connais que les vôtres. » Ne nous aimons donc pas nous-mêmes suivant

la chair ! Je vous supplie encore, ô mon Dieu, par le sang de votre Fils, de m'accorder la grâce « d'un baiser de votre bouche ». Approchez de moi votre cœur, car sans vous, je ne suis que néant, Seigneur ! Si je m'éloigne de vous, je ne suis que misère. Si je m'écarte des voies de Votre Majesté, quel n'est plus mon désordre ! O Maître miséricordieux, trésor de l'âme ! Est-il un bien plus grand sur la terre que l'union complète avec Vous ?

Tout est facile avec votre amitié. Tout peut être entrepris, si vous restez à nos côtés. Je n'ai point de mérite personnel, Seigneur, et je pleure de ne pas vous servir. Avec saint Augustin, je vous supplie sans retour « de me

faire faire ce que vous commandez et de me commander ce que vous voulez ». Votre grâce et votre aide seront les garants de ma fidélité.

V

SUR CES PAROLES :
« JE ME SUIS ASSISE A L'OMBRE
DE CELUI QUE JE DÉSIRAIS,
ET SON FRUIT
EST DOUX A MES LÈVRES. »



L'AMOUR RÉSOLU

I.



OUR nous guider si jamais le Seigneur nous fait de telles largesses, questionnons maintenant l'Épouse. Apprenons de cette âme bénie, qui a connu le baiser de Dieu et s'est nourrie du lait divin, comment nous

devons nous comporter et nous exprimer en pareil cas. Voici ses paroles : « Je me suis assise à l'ombre de celui que je désirais, et son fruit est doux à mes lèvres. Le roi m'a entraînée dans le cellier du vin, et il a fait naître en moi la charité. » Elle dit donc : « Je me suis assise à l'ombre de celui que je désirais. »

2.

O Soleil ! vous avez enveloppé cette âme et vous l'embrasez. Elle s'est assise, dit-elle, à l'ombre de celui qu'elle avait désiré. Elle le nomme soleil et pommier bienfaisant, elle dit que son fruit est doux à ses

lèvres. O nobles âmes qui savez la prière, savourez ces paroles, voyez de quelles manières diverses nous pouvons concevoir Notre-Seigneur, quel conseil varié nous trouvons en Lui ! Il est une manne dont le goût suit le nôtre. Et vous, ombre divine, quel mystère renfermez-vous ? Je me souviens ici que l'Ange avait dit à la Vierge très sainte Notre-Dame : « La vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. » Combien l'âme doit se sentir soutenue quand le Seigneur l'a conduite à de telles hauteurs ! Je comprends en effet qu'elle s'arrête, s'assise, et se repose.

3.

MAINTENANT, notez bien que ces grâces sont exceptionnelles. Elles appartiennent à ceux que Notre-Seigneur appelle particulièrement, tel saint Paul, qu'il conduisit au cœur même de la contemplation. Il lui apparut en personne, et lui parla de manière à le ravir aux cieux. Ces richesses prodigieuses et ces faveurs sont seulement accordées à ceux qui ont déjà beaucoup travaillé au service de Dieu, désiré son amour, et pris leurs dispositions pour lui plaire en toutes choses. Lasses des affaires du monde depuis de longues années, ces âmes ont pris racine dans la vérité. Elles ne cher-

chent pas ailleurs leur consolation, leur paix, leur repos; elles vont droit où elles savent que l'on trouve tout cela. Elles se placent sous la protection du Seigneur, et n'en veulent pas d'autre que la sienne.

4.

COMME elles ont raison de se fier à Sa Majesté, qui tient toujours parole dans la mesure entière de leur espérance! Bienheureuse l'âme qui mérite de vivre dans cette ombre sacrée! Ne serait-ce que pour les choses visibles, car pour celles de l'âme, c'est mieux encore: j'ai pu m'en assurer plus d'une fois. Il semble que le cœur, baignant dans les délices, soit

saisi et absorbé par un nuage d'essence divine, d'où se dégagent une rosée et un rayonnement si exquis et si doux, qu'ils effacent, sans effort, les blessures causées par les choses du monde.

5.

L'ÂME éprouve, alors, comme une sorte de grand repos, où sa respiration même lui est à charge. Les facultés sont si calmes et si sereines, que la volonté voudrait ne pas accueillir une pensée, même bonne, et, de fait, elle n'en désire ni recherche aucune.

Elle n'a pas à lever la main (je parle au figuré) ni à remuer pour quoi que ce soit : le Seigneur présente tout ouvert,

tout préparé, je dirai même tout assimilé, le fruit du pommier auquel Il a été comparé par sa bien-aimée. Aussi dit-elle : « Son fruit est doux à mes lèvres. »

6.

CAR tout ici est jouissance du cœur, sans effort des facultés, qui n'agissent en rien. Ces mots : « ombre de la Divinité » sont une expression très juste. Nous ne pouvons sur terre voir Dieu clairement. Un nuage nous sépare de lui, jusqu'au moment où ce Soleil flamboyant nous avertit, par la voie de l'amour, qu'il est tout près de nous. Les paroles manquent pour exprimer ces choses, et il devient impos-

sible de les analyser. Ceux qui les ont éprouvées comprendront, j'en suis sûre, le sens que je donne aux paroles de l'Épouse.

7.

IL me semble que le Saint-Esprit doit être le médiateur entre l'âme et Dieu : il la pousse lui-même vers d'ardents désirs, et elle s'embrase aux feux de la Vertu fulgurante qui s'est approchée d'elle. O Seigneur, quelles grâces faites-vous alors ! Soyez à jamais béni et loué pour savoir si bien nous aimer ! O Dieu Créateur ! S'il peut se trouver quelqu'un qui ne vous aime pas, c'est qu'il n'est point digne de vous connaître. Avec quelle tendresse le divin

Pommier n'incline-t-il pas ses branches pour offrir son fruit à l'âme tout émue des grandeurs et des miséricordes infinies de Dieu : ce fruit, c'est le bienfait de la Passion du Christ Notre-Seigneur, et cet arbre fut amoureusement arrosé de son précieux sang.

VI

SUR CES PAROLES :

« LE SEIGNEUR M'A ENTRAINÉE
DANS LE CELLIER DU VIN, ET IL A FAIT
NAITRE EN MOI LA CHARITÉ. »



L'AMOUR FORT

I.



AME nous a dit, jusqu'ici, qu'elle s'était abreuvée du lait divin : c'étaient là les premières faveurs de l'Époux. Puis, elle grandit. Il la met en état de recevoir davantage, Il la nourrit des fruits du pommier, et veut

qu'elle comprenne, petit à petit, son nouveau devoir de souffrir et de travailler pour Lui. Il ne s'en tient pas là. Remarquez bien cette chose merveilleuse : s'étant assuré qu'une âme est toute à Lui et le sert sans intérêt personnel et sans arrière-pensée d'égoïsme, par gratitude et pour son seul amour, le Seigneur ne cesse plus de se communiquer à elle de mille manières et sous mille formes, comme sait le faire Celui qui est la science même. On aurait cru cependant qu'Il ne pouvait rien donner de plus, après le baiser de paix et cette grâce déjà bien plus grande, qualifiée d'ombre divine, dont je vous ai mal expliqué les effets en trop peu de mots.

2.

VOUS trouverez plus de détails, mes chères enfants, dans le livre dont je vous ai parlé, si le Seigneur permet qu'il vienne un jour à la lumière.

Que pouvons-nous donc souhaiter après ces premières grâces ? Nos désirs, ô mon Dieu, ne peuvent atteindre à la splendeur de vos merveilles ; nous resterions toujours penchés vers la terre, si vos dons ne dépassaient pas nos prières. Voyons ce que va dire l'Épouse : « Le Roi m'a entraînée dans le cellier du vin. »

3.

ÉTANT assise à l'ombre qu'à juste titre elle a tant désirée, peut-elle souhaiter autre chose que de conserver son bonheur ? Rien ne lui manque en effet, et cependant le Roi du Ciel a, Lui, beaucoup à donner encore. Il voudrait toujours répandre plus de richesses, quand il a trouvé à qui les prodiguer. Il ne mesure pas ses dons à nos désirs, je vous l'ai dit déjà et voudrais vous le répéter sans cesse, chères enfants, afin de le graver dans vos cœurs pour toujours. J'ai vu souvent demander au Seigneur des occasions de mériter ses grâces et de souffrir un peu

pour Lui; on entend ne pas dépasser les forces relatives qu'on se croit et que Sa Majesté laisse d'abord connaître. En retour de ce petit effort de bonne volonté, on reçoit tant d'ennuis, de persécutions et de maladies, que l'on ne sait plus où donner de la tête. Cela m'est arrivé personnellement quand j'étais bien jeune encore, et je disais : O Seigneur ! je ne vous avais pas tant demandé ! Sa Majesté m'octroyait alors si bien les forces et la patience nécessaires, qu'en y pensant aujourd'hui, je reste confondue de mon endurance, et je ne changerais pas ces épreuves pour tous les trésors du monde.

4.

L'ÉPOUSE nous dit donc : « Le Roi m'a entraînée dans le cellier du vin. » Quelle assurance ce seul nom de Roi, ce nom de maître éternel de toutes choses, ne donne-t-il pas à l'âme ! Dans l'état où elle est, bien peu lui manque pour connaître entièrement la puissance de ce Roi qui, seul, peut assurer tout le bonheur réalisable en notre vie mortelle.

5.

ELLE ajoute : « Il m'a entraînée dans le cellier du vin, et il a fait naître en moi la charité. » Il me semble que l'importance de cette nouvelle grâce

est prodigieuse. De même qu'on peut donner plus ou moins de vin, offrir tantôt un vin savoureux et tantôt un autre meilleur, enivrer quelqu'un légèrement ou à l'excès, de même pour les dons du Seigneur, l'un reçoit en petite quantité le vin sacré de la prière, l'autre en plus grande; celui-ci est si richement pourvu de faveurs, qu'il commence à se dégager de son amour-propre, de sa convoitise, et de toutes les autres choses du monde, celui-là reçoit un grand zèle pour le service de Dieu, un enthousiasme ardent dans la foi, ou une grande charité envers le prochain. On est, alors, tellement travaillé par la grâce, qu'on ne sent plus les peines et les travaux dont on est accablé. Ces paroles de

l'Épouse : « Il m'a entraînée dans le cellier » sont très expressives ; elle va maintenant s'enrichir sans mesure.

6.

LE Roi paraît vouloir la combler, la faire manger à satiété et boire jusqu'à l'ivresse tous ces vins du cellier de Dieu. Il veut la noyer dans sa joie. Il veut qu'elle admire ses largesses, qu'elle ne craigne pas de perdre la vie dans l'abondance excessive qui menace ses faibles jours, qu'elle aille enfin jusqu'à mourir dans ce paradis de délices ! Heureuse mort qui mène à la vie ! N'en doutez pas : l'âme voit de telles merveilles, qu'elle se dédouble et se sépare pour ainsi dire d'elle-

même, comme elle l'exprime en ces mots : « Il a fait naître en moi la charité. »

7.

O paroles que ne devrait jamais oublier l'âme favorisée par Notre-Seigneur ! O présent souverain que l'homme ne peut mériter si le Seigneur ne l'a d'abord enrichi de ses dons !

8.

L'ÂME n'est même plus en état d'aimer par ses propres moyens, tant la magie est grande. Elle dort d'un bienheureux sommeil, d'une ivresse pleine de félicité où l'Époux la supplée ;

ses facultés ne sont plus en œuvre, et l'amour reste vivant en elle comme par miracle. Le Seigneur lui apprend à aimer d'une façon merveilleuse qu'elle ne peut exactement définir ; elle ne fait plus qu'un avec l'amour même qui est Dieu. Elle vit dans un ciel très pur où rien ne l'incommode, ni les sens, ni le raisonnement, ni la mémoire. Elle n'a plus conscience que de sa volonté.

9.

JE me demande s'il y a une différence entre la volonté et l'amour. Il me semble que oui, mais je ne sais si mon sentiment est juste. L'amour est comme une flèche lancée par la volonté. Cette

dernière, lorsqu'elle agit avec toute sa force, après s'être affranchie résolument des entraves humaines et s'être consacrée à Dieu seul, atteint sans aucun doute Sa Majesté, et la flèche, pénétrant au cœur de Dieu, qui est l'amour même, en sort chargée de vertus : vous allez le voir plus loin. J'ai questionné quelques personnes que Notre-Seigneur a conduites assez avant dans la prière pour leur accorder ces saints embrasements qui emportent l'âme. Bien que leur aspect trahisse l'état de leur cœur, elles sont incapables de dire ce qu'elles éprouvent; elles l'ignorent elles-mêmes, et ne peuvent analyser l'œuvre ardente accomplie en elles.

10.

ON voit bien clairement de précieuses qualités s'épanouir dans le cœur et se résoudre en œuvres, en vertus, en foi vive, et en mépris du monde. Mais de quelle manière ont été acquis tous ces biens et tout ce bonheur ? C'est ce dont on n'a pu se rendre compte. Seule, la première aurore de leur apparition a fait éprouver, au début, une impression infiniment douce. C'est bien là ce qu'a dit l'Épouse : la douceur de Dieu a suppléé les mouvements habituels du cœur, Il a fait naître, en leur place, des grâces et des mérites incomparables.

II.

IL peut toutefois y avoir doute. L'âme étant si transportée et livrée à l'extase, que ses facultés paraissent incapables de remplir leurs fonctions habituelles, comment peut-il subsister un mérite quelconque ? Comment supposer, d'autre part, que Dieu fasse un pareil présent pour que nous perdions nos efforts et notre temps dans une vie dépourvue de mérites ? O secrets divins ! Il faut ici faire fléchir l'orgueil de notre entendement, et bien savoir qu'il n'est pas apte à comprendre les œuvres ineffables de Dieu. C'est le moment de nous rappeler la façon dont se conduisit, dans toute sa sagesse, la

Vierge Notre-Dame, et de nous remettre en mémoire la question qu'elle posa à l'Ange en ces termes : « Comment cela se fera-t-il ? » La réponse fut celle-ci : « Le Saint-Esprit te visitera, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. » Elle n'essaya plus de discourir. Dans sa grande foi et sa grande science, elle comprit de suite que deux circonstances pareilles intervenant, il n'y avait plus lieu de raisonner ni de douter. Gardons-nous bien d'imiter certains lettrés que le Seigneur ne conduit nullement vers ce genre d'oraison, qui n'en connaissent pas même le principe, et qui veulent cependant régler les choses avec des dissertations et des discussions. On dirait qu'ils préten-

dent enfermer tout entières dans leurs phrases les merveilles divines du Créateur. Ah! s'ils pouvaient faire retomber sur eux-mêmes quelques gouttes de cette humilité de la Vierge très sainte!

12.

O Dame de mon cœur! Comme on peut bien comprendre par votre exemple ces mystères de Dieu et de l'Épouse dont parlent les cantiques. Remarquez, mes chères enfants, dans l'office de Notre-Dame que nous récitons chaque semaine, les nombreux fragments du livre de Salomon placés dans les antiennes et les leçons. Au surplus, on est aussi instruit par les révé-

lations particulières que Notre-Seigneur accorde individuellement : jamais vous n'aurez aucune peine à discerner si vous avez reçu un rayon des grâces que l'Épouse désigne en ces termes : « Il a fait naître en moi la charité. »

13.

MAIS voyons maintenant de quelle manière, pendant le sommeil et l'ivresse de l'âme, Dieu fera naître en elle la charité. L'âme ignore où elle était naguère, comment son extase a pu plaire au Seigneur, et en un mot, tout ce qui lui vient d'arriver. L'idée de rendre grâces ne lui est point ve-

nue. O bien-aimée de Dieu, ne crains pas. Sa Majesté t'a conduite où tu es. Elle te parle amoureusement. Tu as pu lire dans les Cantiques ces tendres paroles : « Mon amie, que tu es belle » et beaucoup d'autres semblables où le Seigneur te témoigne sa satisfaction. Il ne permettra donc pas que tu le mécontentes en un pareil moment ; il t'assistera, au contraire, si tu es en peine, afin d'augmenter la grâce de tes charmes. Il a vu que ton âme est emportée, consumée par l'amour ; que dans l'ardeur de sa flamme et pour aimer plus librement, elle a étouffé la voix de la raison. Peut-il donc se refuser à qui se donne sans réserve ? Non, ce n'est point ainsi qu'agit Sa Majesté.

14.

IL me semble qu'ici le Seigneur incruste l'émail de son amour dans l'or qu'il a préalablement soumis à l'épreuve, épuré par ses dons et ciselé de mille manières. Qui a senti ce travail en lui-même pourra bien le décrire. L'âme est ici, en effet, pareille à l'or : elle reste muette, interdite, et soumise à la fantaisie du divin Orfèvre et de la divine Sagesse. Le Maître est content de la voir en cet état, car peu de cœurs l'aiment à ce point. Il va fixer progressivement dans le métal les pierres fines et les brillants émaux. Que pense l'âme en ce temps ? C'est un mystère dont

nous savons seulement ce que nous ont appris les paroles de l'Épouse : « Il a fait naître en moi la charité. »

15.

Si elle aime, elle ignore comment, et ne sait pas quel est l'objet de son ardeur. L'amour du Roi puissant qui l'a portée à cette élévation a sans doute absorbé toute entière la tendresse de son cœur, et l'intelligence n'est pas digne de comprendre de quelle façon cela s'est opéré. Deux flammes n'en font plus qu'une seule : entre la tendresse de l'âme et celle du Seigneur confondues si étroitement et perdues l'une en l'autre, que peut donc dis-

tinguer l'intelligence ? Elle les perd de vue pendant leur rapide union, et, sans qu'elle intervienne, je le répète, Dieu a disposé le cœur de telle sorte, qu'il saura, dès ce jour, se rendre agréable à son Maître. Plus tard, la raison demeure stupéfaite de trouver l'âme embellie et richement parée des pierreries et des perles de la vertu ; elle peut à juste titre s'écrier : « Quelle est celle-ci qui resplendit comme le soleil ! » O véritable Roi, que l'Épouse a raison de vous donner ce nom ! En un instant, vous pouvez répandre vos richesses et faire goûter vos délices pour l'éternité. Quelle perfection votre amour a laissée dans cette âme !

16.

JE puis ici donner des précisions, car j'ai connu des cas semblables. Je songe à une personne qui reçut en trois jours des grâces inouïes ; je n'y croirais pas moi-même, si je n'étais témoin des épreuves que le Seigneur lui fit subir ces dernières années et des progrès constants de son âme. Une autre, à ma connaissance, a été favorisée en l'espace de trois mois : et toutes deux étaient également jeunes. J'en ai vu, par contre, que Dieu fait attendre fort longtemps, et si je signale ces premiers cas, c'est avec intention. J'ai écrit plus haut, en effet,

que Notre-Seigneur n'accorde guère les grâces éminentes dont nous avons parlé si l'on n'a précédemment enduré de longues années de souffrance. Quelques exceptions existent, cependant, et il ne conviendrait pas de fixer des limites aux bontés d'un Maître aussi puissant et aussi généreux.

17.

D'UNE façon générale, lorsque le Seigneur nous a comblés de toutes ces grandes faveurs, les vertus demeurent si vivaces et l'amour si renseigné, qu'on ne peut dissimuler aux regards l'action divine : je parle, notez-le bien, des véritables faveurs, et non des illu-

sions, miévreries, ou tentatives sentimentales de caractère tout humain, que le temps a vite démasquées. Les grâces réelles rayonnent malgré nous, et profitent toujours aux autres. C'est pourquoi l'Épouse nous dit ouvertement : « Il a fait naître en moi la charité. »

18.

L'AME est donc transfigurée. L'âme qu'elle témoignait au monde s'est changé en éloignement. Elle aime ses parents pour l'amour de Dieu seul. Elle aime son prochain et ses ennemis d'un amour qu'il faut avoir vu pour y croire. Elle aime Dieu si fort que son cœur est parfois serré à se rompre, et, se

voyant sur le point d'expirer, elle s'écrie déjà languissante : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, car je défaille d'amour. »

VII

SUR CES PAROLES :

« SOUTENEZ-MOI AVEC DES FLEURS,
FORTIFIEZ-MOI AVEC DES POMMES,
CAR JE DÉFAILLE D'AMOUR. »



L'AMOUR CRUCIFIÉ

I.



H ! que voici un langage divin bien fait pour mon sujet ! Dites-moi, sainte Épouse, comment se peut-il que la douceur fasse mourir ? La douceur, me dit-on, est parfois telle ici, que l'âme semble se pâmer pour sortir de la vie. Vous demandez

des fleurs? Mais ces fleurs, quelles sont-elles? Il me semble que ce n'est point là le remède à vos maux, à moins que vous les désiriez pour achever de vivre : l'âme arrivée où vous êtes ne souhaite pas autre chose, je le sais. Cependant vous dites : « Soutenez-moi avec des fleurs. » Demander à être soutenu n'est pas, il me semble, demander la mort. C'est au contraire demander à vivre, et sans doute voulez-vous servir encore Celui qui a tant fait pour vous. Mes enfants, ne pensez pas que l'Épouse exagère en parlant de défaillance et de mort. Je vous l'ai dit, c'est ainsi réellement. L'amour est parfois si actif qu'il s'empare de toutes les forces humaines. Je

connais une personne qui, étant en prière, entendit chanter une voix magnifique. Elle est certaine que si ce chant n'avait pris fin, son âme s'en serait allée mourir de joie dans le bonheur infiniment doux que lui faisait goûter Notre-Seigneur. Sa Majesté, toujours prévenante, voulut bien ordonner le silence, car celle que ravissait ainsi l'extase aurait plutôt cessé de vivre que d'interrompre elle-même le son de cette voix : tout son corps restait en effet privé de mouvement. Elle voyait bien le danger ; mais c'était comme dans le profond sommeil d'un rêve douloureux, où l'on voudrait, sans le pouvoir, parler et se dégager. Ici, d'ailleurs, l'âme ne cherche pas à fuir

et ne craint pas la mort; elle y trouverait, au contraire, une grande joie, et certainement elle la désire. Ne serait-ce point là une fin bienheureuse, entre les bras du Seigneur et au sein de son amour? Si Sa Majesté ne lui faisait parfois comprendre qu'il convient d'accepter et de vivre, elle ne pourrait, dans sa faiblesse, supporter longtemps de semblables faveurs. Aussi demande-t-elle un nouveau présent pour mettre fin aux premières largesses. Elle dit : « Soutenez-moi avec des fleurs. »

2.

LES fleurs qui parfument la terre ne sont pas de cette sorte. Tout autre est l'arome et la grâce de celles

dont je vous parle. Je crois comprendre ici que l'Épouse demande à accomplir de grandes œuvres pour le service de Notre-Seigneur et du prochain. Moyennant cela, elle renonce volontiers aux délices sereines dont elle jouissait. Bien que ces fleurs appartiennent à la vie active plutôt qu'à la vie contemplative et que l'âme paraisse devoir perdre au change, elle est cependant exaucée dans ses vœux. Elle ne cesse plus d'agir désormais, Marthe et Marie cheminent côte à côte. Sans que cela paraisse, c'est la contemplation qui soutient l'action, et quand les œuvres ont cette racine, elles sont des fleurs admirables et délicieusement odorantes. Elles ont pour tige l'amour de Dieu ;

elles sont accomplies pour lui seul, sans aucun intérêt personnel ; tout aux alentours, leur parfum se répand, et elles sont profitables à nombre de gens. Leur arôme est tenace et persistant ; il opère de très grandes merveilles.

3.

JE veux m'expliquer davantage, afin que vous me compreniez. Voici quelqu'un qui prêche avec l'intention de se rendre utile aux âmes ; il n'a pas cependant tout à fait renoncé aux avantages humains, il ne dépouille pas vis-à-vis de son auditoire certain désir de plaire qui pourra lui valoir hommages et crédit ; disons mieux encore, il brigue un office de chanoine. Ainsi agis-

sent beaucoup de gens dans l'intérêt du prochain; ils sont bien intentionnés, mais prennent mille précautions pour ne rien perdre eux-mêmes et pour ne point déplaire aux hommes. Ils connaissent la persécution; ils veulent être protégés par la sympathie des rois, des grands et du peuple. Ils ont cette conduite discrète qu'honore le monde et qui couvre tant d'imperfections. Que n'est-elle, hélas, ce qu'elle paraît! Ces personnes servent peut-être Sa Majesté avec grand profit pour leur âme, mais ce ne sont pas là les œuvres que demande l'Épouse, ce ne sont pas, à mon sens, les fleurs dont elle nous parle. Ce qu'elle désire, c'est, en toutes choses, l'honneur seul et la gloire de

Dieu. Les âmes conduites ici par le Seigneur n'ont vraiment conservé, à ce que j'ai compris, aucun souvenir d'elles-mêmes; elles ne songent pas plus à leurs gains ou à leurs pertes que si elles n'existaient pas; elles visent uniquement à satisfaire et à servir Dieu. Sachant l'amour qu'Il porte à ses serviteurs et à ses enfants, elles se plaisent à se priver elles-mêmes de ses bienfaisantes faveurs pour aller contenter leurs frères, les servir, et leur apprendre le plus sûrement possible les vérités nécessaires à leur salut. Elles n'examinent pas, je le répète, si elles y perdront personnellement quelque chose: c'est l'intérêt des autres qui, seul, les préoccupe. Afin d'être

plus agréables au Seigneur, elles oublient leur personne en faveur du prochain et usent leurs jours dans l'effort. Leurs paroles sont empreintes de cet extrême amour. Enivrées du vin céleste, elles ne pensent plus à plaire aux hommes, ou, si elles y pensent, c'est en leur demeurant indifférentes. Telles sont les âmes qui rayonnent splendidement autour d'elles.

4.

C'ELA me rappelle l'épisode de la Samaritaine : j'ai souvent pensé qu'elle dut être blessée d'un amour de ce genre. Comme son cœur avait bien compris les paroles du Maître ! Elle le

quitta elle-même pour faire jouir de sa présence et du mérite de ses grâces tous ceux de son village. N'est-ce pas là exactement ce que je vous disais ? Sa grande charité lui valut, pour récompense, d'être écoutée et de constater ensuite le grand bien que fit Notre-Seigneur dans ce pays. Ce doit être, il me semble, une des grandes consolations de la terre que de voir ainsi les âmes faire leur salut par notre entremise. Ne mange-t-on pas alors le fruit savoureux de ces fleurs dont parle l'Épouse ? Heureux ceux que Dieu favorise de la sorte ! Ils lui doivent un dévouement sans bornes. Pour notre sainte, on dit que l'âme enivrée, elle s'en allait criant par les rues.....

5.

C'EST qui me stupéfait, c'est de voir qu'on l'écouta ; car c'était une femme, et sans doute assez pauvre, puisqu'elle allait au puits chercher de l'eau. Elle était humble, il est vrai, et Notre-Seigneur lui rappelant ses fautes, elle ne s'offensa pas comme on le fait de nos jours dans le monde, où l'on ne peut souffrir ses vérités ; elle lui répondit, au contraire, qu'il était sans doute prophète. Elle fut donc écoutée, disais-je, et, sur sa seule affirmation, une foule sortit de la ville pour aller voir le Seigneur. C'est ainsi que l'âme rayonne, quand, après avoir conversé quelques années avec Sa Majesté,

elle quitte volontairement les joies et les délices de la contemplation pour servir et souffrir; c'est ainsi que les fleurs des actions inspirées, s'étant épanouies sur l'arbre du plus ardent amour, dégagent un parfum cent fois plus durable, un parfum de paroles et d'œuvres autrement bienfaisant que l'effort sorti à grand'peine de la fumée de notre convoitise et de notre intérêt personnel.

6.

D'ŒUVRES pareilles découle la force de supporter les persécutions, et c'est pour cela que l'Épouse ajoute immédiatement : « Fortifiez-moi avec des pommes », c'est-à-dire : donnez-moi,

Seigneur, des persécutions et des souffrances. De fait, elle les désire et en sort victorieuse. Ne cherchant plus à se satisfaire mais à contenter Dieu, son bonheur est d'imiter en quelque chose la vie si douloureuse du Christ.

Le Pommier est, à mon sens, la figure de la Croix, à cause de ces paroles du Cantique : « Je t'ai ressuscitée sous le Pommier. »

On comprend sans peine que l'âme, environnée de croix et de douleurs, aspire, pour les supporter, au secours de cette résurrection miraculeuse. Elle n'a plus aussi souvent, en effet, le bonheur de la contemplation, et si elle a celui de souffrir, tout véritable qu'il soit, elle n'est plus absorbée et

ravie comme au temps des fréquentes extases.

Au surplus, c'est avec raison qu'elle demande les fruits douloureux du pommier, car il ne convient pas de toujours posséder les joies spirituelles sans lutter et souffrir.

J'ai beaucoup observé les personnes, trop rares hélas, qui jouissent de ces faveurs. Plus elles vont avant dans la prière dont nous parlons et dans les grâces de Notre-Seigneur, plus elles s'occupent du bonheur et du salut de leurs frères. Elles s'inquiètent avant tout de leurs âmes, et, pour en sauver une du péché mortel, il semble qu'elles donneraient plusieurs fois leur vie, comme je vous l'ai dit plus haut.

7.

QUI fera comprendre cela à ceux que Notre-Seigneur commence à favoriser de ses premières grâces? Ils penseront plutôt que les gens dont nous venons de parler emploient mal leur temps, et qu'eux-mêmes font beaucoup mieux en se retirant dans la retraite pour y goûter leur bonheur. C'est, je crois, le fait de la Providence divine de cacher à ces dernières âmes les sommets où sont arrivées les premières. Avec la chaleur naturelle aux débuts, elles voudraient y atteindre d'un bond, et cela leur nuirait : elles ne sont pas encore élevées, et ont besoin de se nourrir plus longtemps du lait dont

j'ai parlé au début. Qu'elles demeurent penchées sur la poitrine du Seigneur. Il aura soin, quand leurs forces seront suffisantes, de les conduire plus loin. Elles ne sauraient faire pour le moment, autour d'elles, le bien qu'elles supposent et se feraient au contraire personnellement du tort. Dans le livre dont je vous ai parlé, vous trouverez l'histoire d'une âme désireuse de servir son prochain, et vous verrez en détail le danger d'aller trop vite. Je ne veux pas ici parler de cela et m'étendre davantage sur le sujet.

En écrivant ces pages, mon intention était seulement de vous expliquer le bonheur que vous pouvez trouver à entendre quelques paroles des Canti-

ques et à en découvrir le grand mystère malgré leur apparente obscurité. En dire plus maintenant serait de la présomption. Dieu veuille qu'il n'y en ait point eu de ma part jusqu'ici, car j'ai dû obéir à l'ordre de mes supérieurs. Que tout concoure à la gloire de Sa Majesté! Si quelque chose est bon dans ce travail, vous jugerez sans peine que cela vient d'Elle et non de moi : les sœurs qui m'entourent sont témoins de la hâte avec laquelle je dois écrire au milieu de mes nombreuses occupations. Je supplie pour ma part le Seigneur de me faire entendre par l'expérience ce que je vous ai dit des Cantiques. Que celle qui reconnaîtrait dans son âme quelqu'une des grâces dont ils trai-

tent adresse des louanges au Seigneur, et lui demande charitablement aussi de répandre sur moi ses bienfaits.

Que Notre-Seigneur nous soutienne de sa main et toujours nous apprenne à suivre sa sainte volonté.

AINSI SOIT-IL.



POÈMES



CÉLÈBRE GLOSE
COMPOSÉE
LE JOUR DE PAQUES 1571.

TEXTE.

*Je vis sans souci de moi-même,
et j'aspire à si haute vie,
que je meurs de ne pas mourir.*

GLOSE.

L'AMOUR qui vit en moi
me livre Dieu Lui-même

et libère mon cœur ;
mais à la fois j'ai tant de peine
de sentir prisonnier mon Dieu,
que je meurs de ne pas mourir.

HÉLAS, combien lente est la vie !
Pourquoi l'âme est-elle exilée,
livrée aux fers, emprisonnée !
Je souffre si cruellement
d'attendre ainsi la fin du jour,
que je meurs de ne pas mourir.

AMÈRE vie où le Seigneur manque !
Bien qu'il soit doux d'aimer le Maître,
n'est-ce point trop languir ici-bas...
Ote-moi, Seigneur, ce fardeau
qui m'écrase et m'anéantit,
car je meurs de ne pas mourir.

JE n'ai d'espoir que dans la mort,
puisqu'au terme de cette vie
je remplirai mon espérance.

O mort, véritable vie,
viens à moi, viens, je t'attends,
car je meurs de ne pas mourir.

TU vois, o vie, le feu qui me dévore,
ne me retiens plus ici-bas ;
je sais que pour jouir de toi
il faut d'abord t'avoir quittée.

Vienne bientôt la douce mort,
car je meurs de ne pas mourir.

LA vie des cieus est la vie véritable,
avant d'abandonner ce monde,
nous ne pouvons pas être heureux.
Ne me dédaigne plus, o mort !

Je vis tout en mourant déjà,
et je meurs de ne pas mourir.

VIE d'ici-bas, que puis-je offrir
au Bien-aimé qui vit en moi,
sinon de renoncer à toi.

Afin de mieux Le contempler,
par la mort je Le veux atteindre.
Il est tout mon unique amour,
et je meurs de ne pas mourir.

ÉLOIGNÉE de Toi, o mon Dieu,
puis-je vivre en quelque manière?
Chaque instant j'endure la mort,
et la plus cruelle de toutes...
J'ai pitié de moi-même, hélas,
en me voyant si désolée,
et je meurs de ne pas mourir.

LE poisson retiré de l'onde
peut encore être soulagé,
car dès que la mort paraît,
la mort est elle-même un secours.
La mort n'est-elle pas moins cruelle
que ma si lamentable vie ?
Ah ! je meurs de ne pas mourir.

A peine je me console
en Te contemplant dans l'Hostie,
qu'aussitôt mon chagrin redouble
de toujours vivre loin de Toi.
Tout revient à souffrir plus fort
de ne point Te voir à mon gré,
et je meurs de ne pas mourir.

SEIGNEUR, quand je me réjouis
à l'idée de Te voir un jour,
la pensée que je puis Te perdre

redouble aussitôt ma douleur.

La crainte, envahissant mon cœur,
se mêle à mon ardent espoir,
et je meurs de ne pas mourir.

TIRE-MOI de la mort vivante,
o Dieu ! et fais-moi vivre enfin.

Ne me tiens plus embarrassée
dans mes impitoyables liens.

Je meurs du désir de Te voir
et ne peux plus vivre sans Toi.

Las ! je meurs de ne pas mourir.

JE prendrai le deuil à l'avance
et pleurerai mes tristes jours
en tant qu'ils sont prolongés
pour expier mes forfaits.

Quand donc sera-ce, o mon Seigneur,
qu'enfin vraiment je pourrai dire
que je meurs de ne pas mourir.

POÈME COMPOSÉ
POUR LA PRISE D'HABIT
DE LA SOEUR ISABELLE DES ANGES
A MEDINA DEL CAMPO
EN SEPTEMBRE 1569

TEXTE.

MA sœur, afin de bien veiller,
recevez ce voile aujourd'hui.
Il porte le ciel en ses plis.
Soyez toujours bien attentive.

GLOSE.

CE charmant voile vous dira
de rester sans cesse éveillée,

pour demeurer en sentinelle
jusqu'à l'arrivée de l'Époux.
N'est-Il pas le larron fameux
qui viendra sans être attendu ?
Soyez donc toujours attentive.

NUL ici-bas connaîtra l'heure.
Sera-ce la vigile première,
la seconde ou bien la troisième...
Aucun chrétien n'a ce secret.
Veillez, veillez encore, ma sœur,
conservez bien votre trésor,
et soyez toujours attentive.

TENEZ sans cesse entre vos doigts
votre cierge bien allumé,
et veillez sous votre beau voile,
de votre ceinture parée.

Si vos paupières s'alourdissaient,
vous seriez très vite en danger.
Soyez donc toujours attentive.

QUE votre lampe soit pourvue,
afin d'alimenter sa flamme,
et d'huile et d'œuvres méritoires.
Prenez bien garde qu'elle meure ;
vous resteriez hors du logis
si vous n'étiez point prête à l'heure.
Soyez toujours très attentive.

QUI donc vous viendra faire un prêt ?
Si vous pensez aller au loin
faire achat de ce qui vous manque,
vous tarderez peut-être trop,
sans vous l'Époux sera passé.
Une fois la porte fermée,

les cris vous serviront de rien.
Soyez donc toujours attentive.

PRENEZ soin jusqu'au dernier jour
d'accomplir comme une âme forte
votre serment d'aujourd'hui.
Et si vous avez bien veillé,
près de l'Époux vous entrerez.
Soyez toujours bien attentive.

A DOMINIQUE
POUR
LA FÊTE DE LA CIRCONCISION

TEXTE.

VOICI qu'*Il verse son sang,*
Petit Dominique, holà!
Sais-tu pourquoi ?

GLOSE.

ET pourquoi le juger, hélas ?
Souffre donc que je le demande,
car tu sais qu'il est innocent,
et son cœur n'a point de malice.
Il eut, je ne sais trop pourquoi,

de m'aimer la passion ardente.
Qu'en dis-tu, petit Dominique ?

A peine est-Il ici-bas
qu'on veut déjà le tourmenter ;
et voici bientôt qu'Il se meurt
pour vaincre le mal en nos cœurs.
Quel grand Pasteur, par ma foi,
parmi nous va-t-il devenir !
Ainsi nous ne l'aimerions point,
nous autres, petit Dominique ?

POURQUOI ne pas le regarder,
cet enfant paré d'innocence ?
— Laurent et le jeune Blaise
de toi m'ont raconté cela.
— Ne point l'aimer
est grand dommage.
Prends garde, petit Dominique !

MÉDITATION DEVANT LA CROIX

TEXTE.

E^N *la croix, la vie,*
le repos.
Elle est le seul chemin
du ciel.

GLOSE.

E^N *la croix règne le Seigneur*
des cieux et de la terre.
La croix nous garantit la paix
malgré la guerre.

Tous les maux sont vaincus par elle
en notre séjour d'ici-bas.

Elle est le seul chemin
du ciel.

L'ÉPOUSE a dit au Bien-Aimé
que la croix est le beau palmier
où se reposera son cœur
et dont le fruit a la douceur
de Dieu Lui-même.

La croix est le chemin
du ciel.

La croix est la frondaison verdoyante
tant désirée
de l'Épouse, qui dans le hallier
s'est arrêtée

pour mieux goûter son Bien-Aimé,
le Roi des cieux.

Elle est le seul chemin
du ciel.

LA sainte croix de Jésus-Christ
est le précieux arbre d'olives
qui symbolisant la douceur
a rempli nos yeux de clarté.

O mon cœur, embrasse la croix ;
bientôt elle séchera tes pleurs,
car elle est le chemin
du ciel.

L'AME qui toute entière à Dieu
s'est consacrée,
du monde enfin délivrée
pour jamais,

trouve en la croix l'arbre de vie,
l'arbre de la consolation,
avec le ravissant chemin
du ciel.

DEPUIS que s'est mis sur la croix
notre Sauveur,
sur la croix est toute la gloire
et tout l'honneur.

De la plus cuisante douleur
surgit la vie, l'amour consolateur,
et c'est le vrai chemin
du ciel.

LE CLOITRE

TEXTE.

PUISQU'EN *cette prison*
nous a voulu l'Époux,
Chantons la gloire ensemble
de la Religion.

GLOSE.

O riches fiançailles
que nous offrit Jésus !
Il nous aime ici toutes
et nous y veut instruire.

Oui, nous suivrons la croix
avec perfection.

Voilà le dernier mot
de la Religion.

Nous possédons l'état
que Dieu choisit pour nous.

C'est par là du péché
qu'Il nous a défendues,
et Il nous garantit
sa consolation,
si nous savons sourire
en notre prison.

Des gloires éternelles
Il saura nous combler,
si contre ses richesses
nous voulons échanger

les scories du monde
et leur corruption.
Chantons la gloire ensemble
de la Religion.

O captivité!
O grande liberté!
O vie toute heureuse
de l'éternité!

A jamais, ô mon cœur,
je te veux enchaîner.
Chantons la gloire ensemble
de la Religion.

A LA CROIX DU SAUVEUR

TEXTE.

O *croix, délices de ma vie,
en mon cœur sois la bienvenue!*

GLOSE.

Sous les plis de ton cher drapeau,
le plus faible deviendra fort.
O vie qui vis dans la mort
tout est par toi ressuscité.
Par toi le lion maîtrisé
se voit abattu, terrassé.
Sois en mon cœur la bienvenue!

QUI ne t'aime est emprisonné,
Q il ignore la liberté.

Qui vers toi dirige ses pas

suivra toujours le chemin droit.

Puissance heureuse, par qui le mal
est tenu de nous écarté,

sois en mon cœur la bienvenue !

C'EST toi qui seule brisas les chaînes
C de notre esclavage cruel,

et par toi le mal fut vaincu.

Si douloureux qu'en fut le prix,

vers Dieu tu nous as reconduits

 dans l'allégresse.

En mon cœur sois la bienvenue !

A GILLES ET LAURENT
POUR LA FÊTE DE NOEL

TEXTE.

*Aujourd'hui pour nous racheter,
vient un berger de nos parents.
Gilles, c'est le Dieu tout-puissant.*

GLOSE.

C'EST ainsi qu'Il nous délivra
des fers où nous tenait Satan.
Tu sais qu'il est parent de Blaise,
de Menga, de Laurent aussi.
Oh ! c'est le Dieu tout-puissant !

MAIS, dis-moi, s'il est Dieu lui-même,
comment peut-il être trahi,
comment peut-on le crucifier ?
— Vois-tu pas qu'Il vainquit le mal
par les douleurs de l'innocent.
Gilles, Dieu n'est-Il tout-puissant ?

PAR ma foi ! près de son berceau
combien est jolie sa Gardienne !
— Mais pourquoi vouloir, s'il est Dieu,
vivre parmi si pauvres gens ?
— Vois-tu pas qu'Il est tout-puissant ?

LAISSE plutôt ces questions ;
Occupons-nous de le servir.
Puisqu'Il est venu pour mourir,
nous mourrons avec Lui, Laurent,
car Il est le Dieu tout-puissant !

A GILLES POUR LA FÊTE DE NOEL

TEXTE.

*O bergers qui veillez
à garder vos troupeaux,
voici que vous naît un Agneau.
C'est le Fils du Dieu souverain !*

GLOSE.

IL nous vient pauvre et méprisé ;
à ses pas restez attachés,
car le loup vous le ravira
avant d'en avoir eu la joie.
— Gilles, cherche-moi la houlette

que je veux tenir dans les mains,
afin de protéger l'Agneau,
car Il est le Dieu souverain.

MAIS voici mon âme troublée
par la joie et la peine ensemble.
Si c'est Dieu qui vient ici-bas,
comment, dis-moi, peut-il mourir ?
— C'est qu'il est un homme à la fois.
Lui seul dispensera la vie ;
cet Agneau, ne le vois-tu pas,
est le Fils du Dieu souverain.

ET pourquoi donc tant l'appeler,
pour après s'attaquer à lui.
Ma foi, Gilles, vaut-il pas mieux
qu'il s'en retourne en son pays
si nous devons être privés

par nos péchés
du bien qu'il tient en sa main.
— Puisqu'il est venu parmi nous,
qu'il souffre, dis-tu, maintenant,
ce Dieu, si puissant souverain !

A INSI peu t'importe sa peine.
Combien, hélas, est-il trop vrai
qu'ayant profité du prochain,
nous comptons son malheur pour rien !
— Mais ne vois-tu pas qu'il y gagne
le renom d'un très grand Pasteur ?
— Malgré tout, c'est chose bien forte,
que meure le Dieu souverain !

LOIN DE TOI, O MON DIEU...

TEXTE.

*Loin de Toi, ô mon Dieu,
combien triste est la vie !
Aspirant à te voir,
je désire mourir.*

GLOSE.

LENT est le cours
des jours,
pénible notre halte,
douloureux notre exil.
O mon Maître adoré !
retire moi d'ici.

Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

NOTRE lugubre vie
est amère à l'excès ;
l'âme est privée de vivre,
étant privée de Toi.

Doux Trésor de mon cœur,
je suis bien malheureuse !
Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

VIENS, ô clément mort,
secourir mon chagrin !
Tes coups libérateurs
seront doux à mon cœur.
Quelle joie, mon Aimé,
de vivre près de Toi !

Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

LES amours d'ici-bas
font aimer cette vie,
mais le divin amour
vers l'autre vie soupire.
Comment, Maître éternel,
peut-on vivre sans Toi ?
Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

NOTRE humaine existence
est deuil continuél ;
la véritable vie
au ciel s'épanouit.
Permetts donc, ô mon Dieu,
que je vive enfin là.

Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

POURQUOI craindre la mort,
si par elle on obtient
un immense bonheur...
le bonheur, O mon Dieu,
de t'aimer pour toujours.
Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

MON âme est affligée,
elle gémit et défaille.
Las ! de son Bien-Aimé
peut-on vivre éloigné ?
Que finissent bientôt
mes trop longues douleurs !

Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

LE poisson capturé
à l'hameçon cruel
rencontre dans la mort
la fin de ses tourments.
Et moi je souffre aussi
loin de Toi, mon seul Bien.
Aspirant à Te voir,
je désire mourir.

C'EST en vain que mon âme,
ô mon Maître, Te cherche !
Invisible toujours,
peux-Tu la soulager ?
Las ! elle est toute en feu,
et prête à se briser.

Aspirant à Te voir
je désire mourir.

DÈS que Tu daignes, hélas,
habiter ma poitrine,
mon Dieu, tout à l'instant,
de Te perdre j'ai peur.
Cette angoisse m'opresse
et me fait répéter
que j'aspire à Te voir
et désire mourir.

METS un terme, Seigneur,
à ma longue agonie ;
secours ta servante
qui vers Toi tend les bras.
Brise mes fers enfin,
fais que je sois heureuse,

car j'aspire à Te voir
et désire mourir.

MAIS non, mon Maître aimé,
c'est juste que je pleure,
que j'expie mes erreurs
et mon iniquité.

Hélas, vois mes sanglots !
et par eux daigne entendre
que j'aspire à Te voir
et désire mourir.

A LAURENT POUR LA FÊTE
DE L'ÉPIPHANIE

TEXTE.

*Puisque aux cieux leur étoile
étincelle déjà,
suivons aussi les Rois,
ô mes chères brebis.*

GLOSE.

NOUS irons tous ensemble
au devant du Messie,
car voici que les prophéties
sous nos yeux se sont accomplies.
En nos jours bienheureux

s'est présentée l'étoile,
nous suivrons donc les Rois,
ô mes chères brebis.

DE leur zèle imitant
la brûlante ferveur,
comme eux nous porterons
de très riches présents.
Rayonnante est au ciel
la claire Pastourelle
qui conduira nos pas.
Nous suivrons donc les Rois,
ô mes chères brebis.

NE cherche plus, Laurent,
de nouvelles raisons,
pour prouver qu'est Dieu
cet enfant.

Consacre lui ton cœur,
prends le mien pour ton gage,
et nous suivrons les Rois,
ô mes chères brebis.

A BLAISE POUR LA FÊTE DE NOEL

TEXTE.

Dis-moi, petit, qui donc appelle.

*— Ce sont les anges dans le ciel,
et déjà luit à l'horizon*

l'aube nouvelle.

GLOSE.

TANTOT un grand souffle passa
me berçant de sa cantilène,
Blaise, voici briller le jour;
viens ensemble admirer l'aimable Pastourelle.
Dis-moi, petit, qui nous appelle.
— Ce sont les anges dans le ciel,

et déjà luit à l'horizon
l'aube nouvelle.

DE l'alcalde est-elle parente?
Quelle est, dis-moi, la demoiselle
dont tu veux ainsi me parler?
— De Dieu le Père elle est enfant,
c'est cette étoile de lumière
que tu vois flamboyer aux cieux.
Dis-moi, petit, qui donc appelle.
— Ce sont les anges dans le ciel
et déjà luit à l'horizon
l'aube nouvelle.

A GILLES ET PASCAL
POUR
LA FÊTE DE LA CIRCONCISION

TEXTE.

Il est en larmes cet Enfant.

Gilles, regarde-Le, Le voilà qui t'appelle.

GLOSE.

DU ciel Il vient ici-bas
pour mettre un terme à nos combats.
Bientôt la lutte est engagée,
et déjà son sang a coulé.
Gilles, regarde-Le, Le voilà qui t'appelle.

SI grand est son amour pour nous,
qu'Il veut ajouter à ses larmes.
Éclatante se fait la voix
qui devra plus tard commander.
Gilles, regarde-Le, Le voilà qui t'appelle.

LE combat sera douloureux.
Car tout jeune il a commencé
à répandre pour nous son sang.
Hélas, laissons couler nos pleurs.
Gilles, regarde-Le, Le voilà qui t'appelle.

S'IL ne venait Lui-même au devant de la mort,
en son nid doucement Il pourrait reposer.
— Mais, Gilles, Il vient là pour mourir,
et sa voix frémissante a déchiré les airs.
Gilles, regarde-Le, Le voilà qui t'appelle.

DE moi, Pascal, qu'attends-tu donc
pour toujours jeter ces grands cris ?
— Je te demande de l'aimer
Ainsi que Lui-même t'aima.
C'est pour toi qu'il tremble de froid,
Gilles, regarde-Le, Le voilà qui t'appelle.

A PASCAL ET LAURENT
POUR LA FÊTE DE NOEL

TEXTE.

*Dieu nous donna l'amour,
et nous ne craignons rien.
Mourons donc tous les deux !*

GLOSE.

LE Père céleste nous livra
son Fils unique et bien-aimé.
Il paraît aujourd'hui
dans son humble demeure.
O divine allégresse,
maintenant l'homme est Dieu !

Ne craignons donc plus rien,
et mourons tous les deux !

MAIS dis-moi donc, Pascal,
quelle est l'étrange idée
de revêtir la bure,
au mépris des humains trésors ?
— S'Il veut la pauvreté,
faisons donc comme Lui,
et, puisqu'Il s'est fait chair,
nous mourrons avec Lui !

MAIS que recevra-t-Il
pour prix de ses bienfaits ?
— De cruels coups de fouet
cruellement donnés.
Oh ! terrible douleur
qui vient là me frapper !

Puisqu'il en est ainsi,
plutôt mourir tous deux !

ET quelle est cette audace
envers le Tout-Puissant ?

Faut-il qu'Il soit tué
par de mauvaises gens.

— Viens, en ce cas, Laurent,
Viens, Le leur arracher.

— C'est là sa volonté,
ne l'as-tu point compris ?

Ah ! mourons tous les deux !



NOTE



NOTE

LA Bulle de Canonisation de la séraphique Thérèse de Jésus déclare que « le Tout-Puissant l'avait comblée de l'Esprit d'intelligence, afin que non seulement elle laissât à l'Église de Dieu l'exemple de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât des eaux abondantes de la divine Sagesse, en composant sur la théologie mystique des ouvrages remplis de piété, dont la lecture produit dans les âmes des fruits abondants

de salut et excite un vif désir de la céleste patrie ».

A lire les œuvres de l'illustre Réformatrice du Carmel, on éprouve, malgré soi, une impression qui se traduit par un changement d'attitude.

L'esprit le plus réfractaire à la méditation des vérités surnaturelles s'ouvre peu à peu aux clartés qui descendent en ses profondeurs, comme la petite fleur de la vallée s'épanouit aux baisers d'un rayon de soleil qui pénètre, à travers les ombres de la forêt, jusqu'au gîte où elle se cache.

Ce n'est d'abord qu'un attrait : la grâce du style, sa limpidité, sa précision.

Ses rares qualités d'écrivain font de Sainte Thérèse l'une des gloires littéraires de l'Espagne.

A ce point de vue ses écrits sont des chefs-d'œuvre, dont la vivante harmonie exerce une

emprise sur le lecteur. Impossible de se soustraire à cette fascination.

En parlant d'elle-même, Thérèse de Jésus, dans son *Commentaire du Cantique des cantiques*, s'exprime en ces termes : « L'amour agit parfois avec une telle intensité, qu'il enlève toutes les forces naturelles. Je connais une personne qui, se trouvant un jour plongée dans cette suavité, entendit une belle voix. Eh bien, elle assure et elle est convaincue que si le chant n'eût cessé, son âme allait se séparer de son corps, par l'excès de bonheur que Notre Seigneur lui faisait goûter. Sa Majesté eut soin que la personne qui chantait s'arrêtât, car celle qui se trouvait en cette suspension pouvait bien mourir, mais elle était incapable de dire un mot pour faire cesser le chant. Et réellement tout son être extérieur se trouvait totalement frappé d'impuissance et d'immobilité. Le danger qu'elle courait lui était manifeste. Mais, semblable à

une personne qui, dans un profond sommeil, rêve d'un danger auquel elle voudrait se soustraire, elle était, malgré ses efforts, hors d'état de proférer une parole. »

Phénomène singulier. Oserai-je dire, sans pousser aussi loin les termes de la comparaison, qu'il existe certaines analogies entre l'enivrement de l'amour extatique de la vierge et le ravissement de l'esprit du lecteur de ses œuvres ? Celui-ci, mollement bercé par la mélodie du dialecte castillan, subit à son insu la magie de la voix qui l'enchanté...

Mais à l'extase de l'audition succède l'onction pénétrante des idées.

Après avoir admiré le brillant coloris des fleurs, vous êtes soudain embaumé par leur parfum. Parfum céleste celui qu'on respire dans ce parterre « arrosé des eaux abondantes de la divine Sagesse ». Heureux celui qui s'en délecte après avoir vainement cherché ailleurs la féli-

cité dont son cœur est avide!... Pour peu qu'il ait savouré cet arôme, il en éprouve un bien-être qui lui fait négliger le troublant plaisir des sens.

Les scories de son imagination s'épurent sous la rosée de la grâce. La lumière limpide de la vérité éclaire son intelligence et diffuse dans son cœur des étincelles de charité. Il en résulte une *conviction*, un *mépris*, un *amour*... qui font de l'honnête homme transfiguré, un croyant et un apôtre.

Évidemment, lire les pages qui précèdent comme on respire un parfum ou comme on déguste un fruit, au cours d'une promenade, ce serait risquer de n'en comprendre ni la valeur ni le sens.

Faites-en le *vade mecum* des heures sérieuses où l'âme a faim et soif de l'éternel Idéal.

Ce compagnon de votre vie ne sera pas un trouble-fête, car il vous apprendra le secret du

vrai bonheur et guidera vos pas incertains vers
les rivages de la félicité que ne procurent ni
les richesses, ni les honneurs, ni les plaisirs du
monde...

EDM. THIRIET,

Chanoine de Verdun,

Ancien supérieur des Chapelains de Montmartre.



TABLE



TABLE

<i>Préface</i> , par Maurice Barrès.	I
<i>Avant-propos</i> , par E. de Prémio-Réal.	21

COMMENTAIRES SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

INTRODUCTION.	35
I. — SUR CES PAROLES : « QUE LE SEIGNEUR ME DONNE UN BAISER DE SA BOUCHE, CAR TON LAIT EST PLUS DOUX QUE LE VIN ».	39
II. — SUR CES MÊMES PAROLES : « QUE LE SEIGNEUR ME DONNE UN BAISER DE SA BOUCHE, CAR TON LAIT EST PLUS DOUX QUE LE VIN ».	63

III. — SUR CES PAROLES : « QU'IL ME DONNE UN BAISER DE SA BOUCHE »	101
IV. — SUR CES PAROLES : « TON LAIT EST PLUS DOUX QUE LE VIN ET IL EXHALE DE DÉLI- CIEUX PARFUMS »	117
V. — SUR CES PAROLES : « JE ME SUIS ASSISE A L'OMBRE DE CELUI QUE JE DÉSIRAIS, ET SON FRUIT EST DOUX A MES LÈVRES » . .	133
VI. — SUR CES PAROLES : LE SEIGNEUR M'A ENTRAÎ- NÉE DANS LE CELLIER DU VIN, ET IL A FAIT NAITRE EN MOI LA CHARITÉ »	145
VII. — SUR CES PAROLES : « SOUTENEZ-MOI AVEC DES FLEURS, FORTIFIEZ-MOI AVEC DES POMMES, CAR JE DÉFAILLE D'AMOUR » . .	171

POÈMES

CÉLÈBRE GLOSE COMPOSÉE LE JOUR DE PAQUES 1571.	193
POÈME COMPOSÉ POUR LA PRISE D'HABIT DE LA SŒUR ISABELLE DES ANGES A MEDINA DEL CAMPO EN SEPTEMBRE 1569.	199
A DOMINIQUE POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION. .	203
MÉDITATION DEVANT LA CROIX.	205
LE CLOITRE.	209

TABLE	249
A LA CROIX DU SAUVEUR.	212
A GILLES ET LAURENT POUR LA FÊTE DE NOËL. . .	214
A GILLES POUR LA FÊTE DE NOËL.	216
LOIN DE TOI, Ô MON DIEU.	219
A LAURENT POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE. . . .	226
A BLAISE POUR LA FÊTE DE NOËL.	229
A GILLES ET PASCAL POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCI- SION.	231
A PASCAL ET LAURENT POUR LA FÊTE DE NOËL. . .	234
<i>Note</i> , par le Chanoine Edm. Thiriet.	239



CE LIVRE, LE SEPTIÈME DE LA COLLEC-
TION « LE LIVRE CATHOLIQUE », A ÉTÉ
ÉTABLI PAR PAUL MORISSE, TIRÉ A MILLE
HUIT CENT SOIXANTE EXEMPLAIRES ; SOIT 60 EXEM-
PLAIRES SUR VIEUX JAPON IMPÉRIAL (DONT 7 HORS COM-
MERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 60 ; ET 1800 EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN DES MANUFACTURES DE RIVES, TEINTÉ
(DONT 100 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 61 A 1860.
LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE DURAND, A CHARTRES, LE TRENTE SEPTEM-
BRE MCMXX. LES ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES ONT ÉTÉ
DESSINÉS ET GRAVÉS SUR BOIS PAR DAGOUCIA MOUAT.
LE PORTRAIT PLACÉ EN FRONTISPICE EST LA REPRODUCC-
TION EN HÉLIOGRAVURE DU TABLEAU
CONTEMPORAIN DE SAINTE THÉRÈSE, PEINT
PAR LE FRÈRE JUAN DE LA MISERIA.



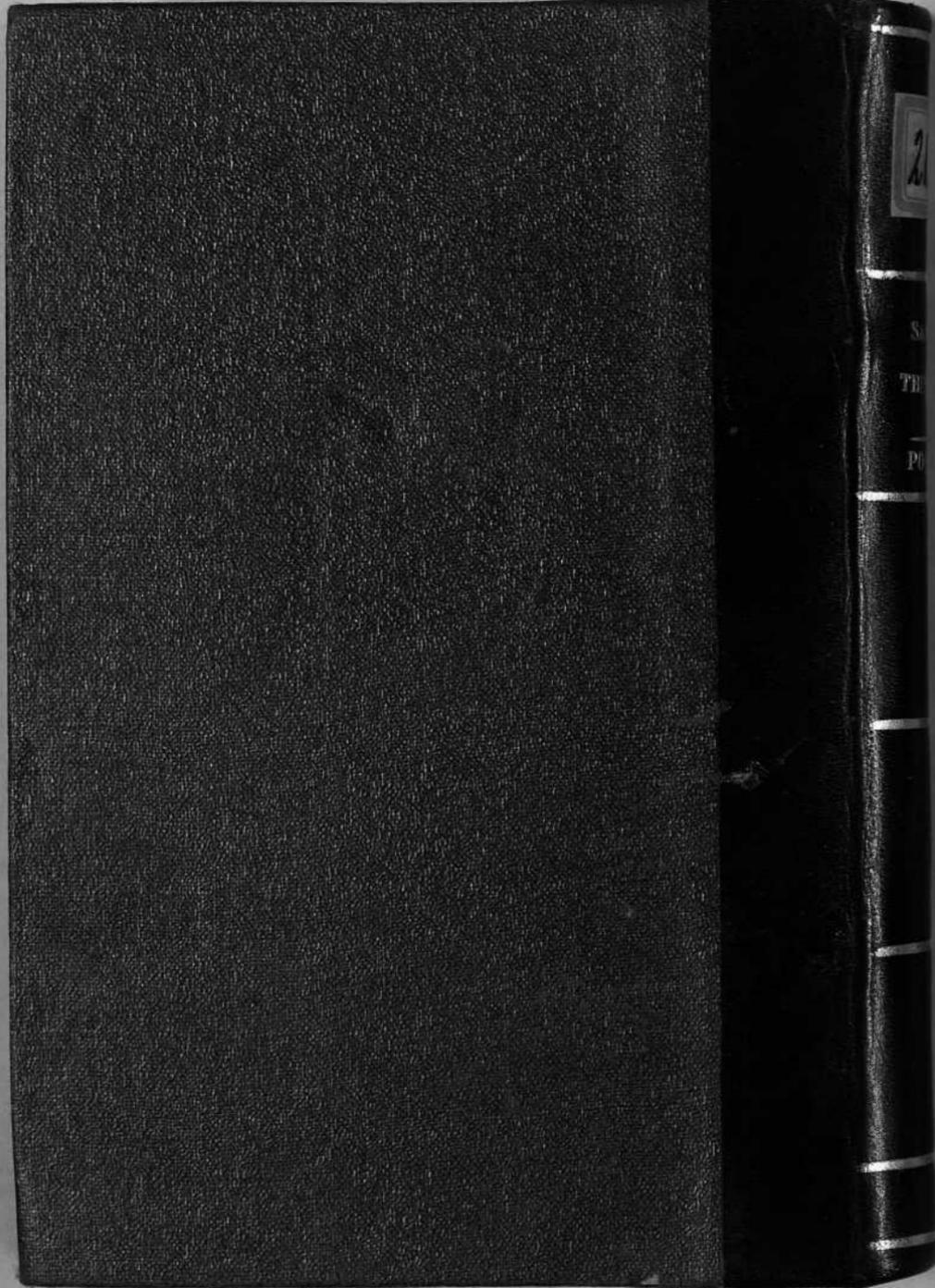
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús.

Número.....	2142	Precio de la obra..... Ptas.
Estante.....	117	Precio de adquisición. »
Tabla.....	3	Valoración actual..... »



2142.

SAINTE
THÉRÈSE:

POÈMES